

**Georges Le Brun Keris**

**L'islam**

**Articles**

## Table des matières

<a href="#">Sous le signe de l'Islam, le Moyen-Orient trouvera-t-il son unité ?</a> .....	3
<a href="#">L'Islam peut-il résister au Communisme</a> .....	11
<a href="#">Le monde musulman deviendra-t-il communiste ?</a> .....	15
<a href="#">Les sculpteurs d'un nouveau visage de l'Afrique</a> .....	30
<a href="#">Préface</a> .....	31
<a href="#">Pérenne Islam</a> .....	34
<a href="#">Lettre à de jeunes maghrébins</a> .....	40
<a href="#">Un livre qu'il faut lire : L'Islam de Pierre Rondot</a> .....	41
<a href="#">Teilhard de Chardin et l'Islam</a> .....	42
<a href="#">Méditation sur l'Islam</a> .....	44

## Sous le signe de l'Islam, le Moyen-Orient trouvera-t-il son unité ?

Extrait de « Monde nouveau », Bulletin d'Information de l'Union Française 10 avril 1952

L'Islam éteindra-t-il de nos jours la soif d'unité qui le tourmente depuis des siècles ? La question n'est pas académique. Le destin du monde dépend de la réponse que l'Histoire lui donnera. Elle n'est pas académique, surtout pour nous, Français. L'Union Française ne groupe pas moins de 26 862 000 musulmans (dont 17 800 000 en Afrique du Nord). Et cette importance est croissante : la population nord-africaine est passée de 9 551 200 âmes en 1921 à 17 382 700 vingt-cinq ans après. Elle sera, estime-t-on, de 27 000 000 d'âmes en 1976. Qu'on imagine également quel serait le destin de l'Europe le jour où un Islam unifié s'étendrait de l'Océan Atlantique au-delà de la Mer d'Oman !

### Une impossibilité séculaire

Nous l'avons dit : l'Islam, depuis son premier siècle, a connu la nostalgie d'une unité temporelle qu'il n'a jamais atteinte. Ne parlons même pas de l'Afrique noire<sup>1</sup>, mais de cet Islam qu'on appelle généralement « arabe ». « Les populations riveraines de la Méditerranée, écrivait naguère le Général Keller<sup>2</sup>, ont toujours été attirées par l'Occident, tandis que les riveraines du désert l'étaient vers l'Asie. Et c'est le drame de la Syrie, en appliquant ce vocable à l'ensemble du pays ». Cette contradiction géographique n'a jamais cessé de s'exprimer à travers l'histoire. Même le fameux Empire arabe du XI<sup>e</sup> siècle n'a été qu'une glorieuse façade. Il n'avait aucune unité, et ses parties n'étaient pas plus liées que ne le sont désormais entre eux les dominions du Commonwealth, voire même les États membres des Nations Unies ! L'autorité du Khalife sur les vice-rois totalement indépendants était théorique. Chaque pays gardait au sein de l'Empire son caractère propre. Cet Empire « est persan » à Bagdad, syrien à Damas, égyptien au Caire, berbère à Kairouan et à Fez, hispano-berbère à Cordoue. La cause de cette diversité est que, si les arabes ont fourni ses chefs à la conquête, celle-ci a toujours été faite avec une priorité de contingents étrangers levés dans les pays précédemment conquis. L'organisation des pays occupés, qui tous étaient des pays de vieille civilisation, consistait pour les Arabes à y installer un gouverneur militaire, des garnisons et quelques fonctionnaires, les cadres de l'administration locale restant en place<sup>3</sup>. Cette cause n'était pas la seule : tout ce qui concourt à faire l'Histoire a contribué à empêcher l'unité arabe. Nous avons déjà vu le rôle joué par l'attraction géographique. Les lois de transmission du pouvoir, si mal réglées dans l'Islam et d'où sont nés les principaux schismes, y ont contribué. Elles furent pour tous les États orientaux un facteur de faiblesse d'autant plus redoutable qu'ils étaient plus vastes, et on comprend les efforts des souverains musulmans contemporains, tels le Sultan du Maroc et le Bey de Tunis, pour introduire dans leur pays ce principe de la succession de mâle en mâle par ordre de primogéniture qui fit jadis la fortune des Capétiens et l'unité de la France. Mais les causes psychologiques sont peut-être encore plus frappantes, et d'abord cette impossibilité islamique d'arriver au concept, ce caractère « atomistique » si bien étudiés par Gibb, après Mac Donald. « La mentalité arabe, qu'elle touche au monde extérieur ou aux opérations de la pensée ne peut se libérer de son penchant invincible à envisager les événements concrets

1 Voir Les limites de l'Islam Africain, par Paul Azam « L'Afrique et L'Asie », 1948 1er trimestre

2 Général Keller, Les problèmes du Moyen-Orient, Revue de la Défense nationale, janvier 1951

3 Keller, La Question Arabe, p. 12, Presses Universitaires de France

séparément et individuellement. »<sup>4</sup>. Islam et philosophie de l'Histoire, Islam et sens de la continuité de l'Histoire sont des expressions étrangères entre elles, et avec ce sens de l'Histoire a toujours manqué un des grands catalyseurs, sinon moteurs, de l'unité.

### **Les contradictions du nationalisme**

Ainsi s'explique que depuis douze siècles le monde musulman aspire à l'unité sans jamais y parvenir. Aux obstacles classiques notre époque en ajoute un nouveau : l'éclosion des nationalismes. Au moment même où le nationalisme expirait en Europe, il ressuscitait en terre d'Islam, plus virulent et plus incohérent peut-être qu'ailleurs. Chaque État musulman, né pourtant des hasards de la politique, aspire à devenir une Nation. Aussi tend-il à l'intérieur à persécuter ses minorités même musulmanes (ainsi les minorités Kurdes), et à s'opposer aux pays étrangers, même musulmans également. Double démarche singulièrement contraire aux principes de l'Islam. Ne soyons pas surpris que le Président de la Ligue musulmane, M. Chaudhury Khalih Uz Zaman, ait nettement indiqué cette opposition entre l'État national et l'unité islamique : « Si les Musulmans se mettaient à reconnaître comme États islamiques des États musulmans tels que Pakistan, Égypte, Arabie saoudite, Irak, Iran, Turquie ou Afghanistan, ils introduiraient dans la politique musulmane un principe de division et empêcheraient les progrès ultérieurs vers l'unification »<sup>5</sup>. Malheureusement, M. Chaudhury Khalih ne peut pas ignorer que cette reconnaissance est effective, au moins parmi les dirigeants de ces États. A tel point que les fusionnismes quels qu'ils soient, ne trouvent jamais appui, ou à peu près jamais, que dans les oppositions. A peine les dirigeants des oppositions arrivent-ils à leur tour au pouvoir, qu'ils se rétractent automatiquement sur le nationalisme. Nulle part le jeu de ces réflexes n'a été si clair ni si constant qu'en Syrie.

### **De la ligue arabe à la Grande-Syrie**

Ces constatations d'ordre historique montrent combien sont fragiles les tentatives actuelles pour conférer une unité au monde musulman, qu'il s'agisse du mouvement pan-islamique, tel qu'il a fait fortune au Pakistan, de la Ligue arabe, ou même de fusionnismes plus restreints, tels que les projets de la « Grande-Syrie » ou de « Croissant Fertile ». Et pourtant ces tentatives se multiplient ou se précisent au point d'être un élément majeur de la vie internationale. Rappelons-en les prolégomènes, avant la guerre, avec les congrès pan-islamiques tenus au Caire en 1926 et à la Mecque en 1928, et surtout le congrès « arabe » de Bloudane. Rappelons surtout le manifeste retentissant « les Arabes, peuple de l'avenir » du futur secrétaire de la Ligue arabe, Abder Rahman Azzam Bey. Parallèlement la Grande-Bretagne appuie le début du fusionnisme hachemite dessiné par le traité de la Mecque, du 7 avril 1931, renouvelé à Bagdad le 2 avril 1936 (pacte de fraternité arabe et d'alliance), traités complétés par un véritable réseau de pactes de l'Irak avec tous ses voisins.

En juin 1941, dans un discours retentissant où il jouait les disciples posthumes de Lawrence, M. Eden, alors ministre des Affaires Étrangères, cristallisa ces aspirations : « Le monde arabe a fait de grands pas depuis le rétablissement de sa force à la fin de la dernière guerre et beaucoup de penseurs arabes désirent pour leurs peuples un plus haut degré d'unité que celui qu'ils ont acquis à présent. Pour arriver à cette unité, ils espèrent avoir notre aide. Aucun appel semblable venu de nos amis ne pourrait rester sans réponse. Il me semble à la fois naturel et équitable que, non seulement des liens culturels et économiques, je le dis aussi, des liens politiques soient renforcés. Le Gouvernement de Sa Majesté, pour sa part, donnera l'appui le plus complet à tout plan qui recevra une approbation générale. »

---

4 Gibb, Les Tendances modernes de l'Islam

5 Cité par Pierre Rondot, Loi révélée et théocratie dans l'État oriental d'aujourd'hui, L'Afrique et l'Asie, 3<sup>e</sup> trimestre 1950

Cette politique se précise encore en 1943. Pour la permettre, les Anglais procèdent à l'éviction des Français de Syrie et du Liban. Cette éviction des Français n'est d'ailleurs qu'un aspect secondaire de la question aux yeux des Anglais. Ils songent surtout à dresser une barrière contre les Russes<sup>6</sup>.

De cette action allaient naître sitôt après la guerre deux mouvements tout à la fois conjugués et contradictoires : le fusionnisme hachemite que nous connaissons déjà et la Ligue Arabe. Certes, nous ne pouvons ici entrer dans l'Histoire ni de l'un, ni de l'autre. Rappelons simplement quelques étapes essentielles de ces efforts vers l'unité. En 1945, d'abord. A Héliopolis un Congrès pose les premières pierres de la Ligue Arabe et en définit les statuts, avec comme organe un Conseil et des Commissions. Surtout car en naîtra le vrai moteur de l'Union, la Ligue est dirigée par un Secrétaire général ayant rang d'ambassadeur, assisté de secrétaires généraux adjoints et de tout un personnel. Le Secrétaire général, c'est Azzam Pacha, dont le passé témoigne une vraie ferveur pour l'unité arabe.

Londres était plus que jamais derrière ces desseins fusionnistes. La menace russe sur le Moyen-Orient l'y pousse, menace que concrétise au lendemain des hostilités l'énorme appareil des légations soviétiques, sans compter quelques ambitions précises comme la demande formulée par Molotov d'un trusteeship sur Tripoli. On ne cache même pas cette influence anglaise. C'est à Londres, en effet, que le 4 avril 1945, les ambassadeurs de la Ligue lancent une sorte de manifeste ambitieux d'unité.

Un manifeste ? Des déclarations spectaculaires auxquelles la réalité refuse de se plier. L'Histoire de la Ligue Arabe sera surtout l'Histoire de ses discussions intérieures. « La cause n'en est pas seulement dans l'impuissance congénitale des peuples orientaux à coordonner leurs efforts et à s'organiser, mais dans les oppositions dynastiques »<sup>7</sup>, l'ambition des chefs auxquels s'ajoutent sinon des différences ethniques caractérisées, du moins des habitudes de vie presque sans rapport les unes avec les autres<sup>8</sup>. Les Hachemites n'ont pas oublié qu'Ibn Séoud a bâti son royaume à leurs dépens. L'Égypte veut exercer une suprématie qui irrite les autres. Le Liban craint d'être submergé.

Il est vrai qu'entre temps le fusionnisme prenait une autre forme, mais qui justement allait à l'encontre même des buts de la Ligue Arabe : il s'agit des projets de « Grande Syrie » ou de « Croissant Fertile ». 1949 allait voir l'échec de ces projets. Syriens et Irakiens, cette fois, étaient venus au Conseil de la Ligue Arabe bien décidés à faire admettre le principe de la fusion. Seulement ils ne parvinrent pas à s'entendre entre eux sur le souverain qui deviendrait le chef de l'union ainsi réalisée. En même temps, à Damas une révolution écartait du pouvoir le fusionniste Hennaoui. Une fois de plus le Moyen-Orient retombait dans sa balkanisation.

### **Efforts pour une unité dynamique**

Aujourd'hui encore, l'unité arabe n'a pas progressé, non plus que les projets de Grande Syrie. Pourtant, parallèlement aux tentatives d'ordre institutionnel que nous avons

---

6 cf. Le Tourneau, L'Islam contemporain, Éditions internationales, p. 76

7 Chacun des États arabes a, en fait, un but différent. C'est ainsi que la Transjordanie cherche à créer la Grande-Syrie (qui a pour elle la géographie). L'Irak, malgré la parenté dynastique, n'a pas exactement le même but. Il veut, avec l'appui anglais, faire le « Croissant Fertile » qui a pour lui l'économie. Quant à l'Égypte, la place qu'elle occupe dans les États arabes est un paradoxe, elle qui n'est pas arabe (le roi Farouk lui-même ne l'est pas). L'Égypte a pris place parmi les États arabes parce qu'elle est riche et qu'elle veut les absorber. C'est, sous une forme moderne, la vieille descente pharaonique vers la Syrie, la Palestine et la Mésopotamie, telle que la dénonçait Isaïe. En réalité, comme l'a fort bien dit le Général Keller que nous avons plusieurs fois cité : dans la Ligue Arabe, « chacun est partisan de l'unité, mais à la condition qu'elle se fasse à son profit ».

8 L'opposition entre Ibn Séoud et les Hachemites va beaucoup plus loin que la politique. C'est l'opposition entre les puritains du désert et les enrichis des villes, c'est l'opposition entre le pasteur nomade et le laboureur, - si vieille qu'elle a deux noms : Caïn et Abel.

relatées, tous les efforts ont été dépensés pour donner aux États du Moyen-Orient ce que j'appellerais une unité dynamique, c'est-à-dire des buts communs. L'étranglement du naissant Israël fut le premier de ces buts. Un temps il réalisa l'accord. Tous étaient alliés pour empêcher que naisse et que progresse cette jeune Nation. Seulement les États arabes n'ont trouvé en commun que la défaite. A elle seule elle était capable d'éclater leur coalition. L'attitude du roi de Jordanie, plus soucieux d'annexer les districts arabes de la Palestine que de cohésion islamique allait achever de faire de la guerre contre Israël, premier but dynamique, une cause de division.

L'affaire d'Israël n'aura pourtant pas eu qu'un résultat négatif : elle a largement contribué à la conscience politique islamique. Nous en voulons comme témoignage cette exclamation du président de la Ligue Arabe, M. Chaudury Khalik uz Zaman<sup>9</sup>. « Comment les Musulmans du monde ne pourraient-ils rebâtir leur État islamique, seul capable de les sauver de la destruction et de la ruine, alors que le judaïsme mondial peut penser à l'établissement d'un État d'Israël au cœur du Moyen-Orient ? »

Après l'aventure palestinienne les promoteurs de l'unité arabe ont cherché d'autres catalyseurs. Ils les ont trouvés dans une xénophobie agressive orientée tour à tour contre la France et contre l'Angleterre.

Contre la France d'abord. Le Maghreb est là, où pour les États arabes, il serait bien tentant de s'imposer. Désir de rendre indépendants tous les Musulmans ? Peut-être. Mais comment ne pas remarquer « qu'en s'installant dans le Maghreb, les États arabes s'installeraient comme au cœur de l'Europe et décuplèrent leur influence politique »<sup>10</sup>. A peine arrivé au pouvoir Nahas Pacha a exalté « la nécessité pour l'Égypte d'avoir une grande politique africaine et de s'y préparer ». On connaît le développement de cette politique avec la plainte égyptienne à l'ONU contre l'attitude de la France au Maroc.

La Grande-Bretagne a largement contribué à cette orientation nouvelle. Elle prête les quelques quinze heures hebdomadaires de la radio de Chypre à une propagande francophobe dont l'objet est trop visible. On poursuit la politique si brillamment amorcée par le Général Spears au mois de novembre 1943. En Afrique du Nord, les agents de l'Intelligence Service (comme d'ailleurs au Tchad) appuient les nationalistes locaux. Un moment, après la signature du Pacte de Dunkerque, ces activités avaient paru se ralentir. Cet heureux apaisement n'a guère duré qu'un an.

C'est donc un curieux retour des choses qui fait désormais de l'Angleterre le pays d'Occident contre lequel on s'acharne le plus au Moyen-Orient. On connaît les événements de l'Iran d'abord, puis l'Égypte...

### **Les intrigues des grandes puissances**

Mais ceci nous amène à étudier un nouveau facteur qui joua à la fois pour et contre l'unité islamique : la rivalité des Grandes Puissances.

Un peu partout dans le monde, de l'Indonésie au Maroc et au Sénégal, l'Islam s'étend sur des positions stratégiques, mais plus spécialement son noyau du Moyen-Orient, situé au point d'intersection de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Surtout le Moyen-Orient détient 43,3% des réserves mondiales de pétrole. Proportion plus impressionnante que cette région si riche est en même temps faible consommatrice. Elle exporte presque entièrement une production qui ne représente par an qu'un épuisement de 1,14% de la réserve, alors que les États-Unis qui n'exportent pas épuisent leur réserve à raison de 9,25% par an. Cette richesse est d'autant plus susceptible d'exciter les convoitises que les États-Unis et l'URSS manquent l'un et l'autre de pétrole. Les États-Unis produisent à l'intérieur de leurs

9 Chaudury Khalik uz Zanan, My Conception of a Qor'Anic or Islamic State, Islamic Review, January 1950, pp. 22-24

10 Pierre Solan, L'impérialisme africain de la Ligue Arabe, Information et Documentation, 5 mai 1951

frontières 270 millions de tonnes par an, soit plus de la moitié du ravitaillement mondial, mais ils en consomment plus de 300 millions<sup>11</sup>. La consommation de l'URSS est de l'ordre de 30 millions de tonnes par an soit à peine le huitième des États-Unis mais à travers la presse soviétique on sent la difficulté que ce pays éprouve à les obtenir tant à l'intérieur de ses frontières qu'auprès de ses satellites. Le développement de la Chine communiste ne peut qu'accroître cette difficulté : la Chine n'a pratiquement aucune réserve de pétrole et risque en s'industrialisant de devenir consommateur.

Mais ramener l'intervention des puissances au Moyen-Orient à la rivalité des « plus grands » serait une erreur. Celle-ci s'est brochée récemment sur de vieilles intrigues. La principale intervenante en terre d'Islam, c'est la Grande-Bretagne. Quand pendant la guerre, M. Churchill a vu tout à la fois les ruines s'accumuler sur elle et l'Empire victorien consommer sa perte, il a cherché un nouvel équilibre pour son pays. Ainsi, après des démêlés homériques avec Roosevelt, s'est-il fait attribuer la Ruhr. On connaît l'avenir de cette « possession ». Parallèlement, il a voulu créer un Empire de remplacement. La constitution d'une sorte de grand dominion islamique, qui de la Méditerranée au Golfe Persique reprendrait la vieille route terrestre des caravanes et du Berlin-Bagdad pour doubler et éviter le vulnérable canal de Suez. Ainsi s'explique l'appui donné par M. Eden à la naissante Ligue Arabe. Jeu en apparence simple, mais que contrarie la nécessité de garder en main l'Égypte grâce à la Cyrénaïque et au Soudan, sans compter le désir de raccorder en un même système stratégique ce dominion oriental et l'espèce de « réduit » que la Grande-Bretagne organise des Rhodésies au Kenya. Si bien que l'intervention britannique passe par de curieuses alternatives. Elle provoque la Ligue Arabe, mais elle soutient les Hachemites contre les Wahabites. Elle travaille à l'unité du Moyen-Orient, mais elle en entretient par ses intrigues le Balkanisme en particulier dans la péninsule arabe. En fait, cette politique n'a qu'une ligne dominante : l'éviction de toutes les autres puissances. La France en fut la première victime en 1943. Depuis lors, Albion veille que nous ne reprenions pas pied au Moyen-Orient, et si en 1949 elle a dû concéder aux Américains que le Liban soit zone d'influence française du moins s'est-elle absolument refusée à l'accepter pour la Syrie. Le sort du maréchal Zaïm a montré que la Syrie ne nous est, en effet, toujours pas accessible. Mais la France n'a pas été la seule qu'à Londres on ait voulu évincer. Les États-Unis eux-mêmes, l'Angleterre a lutté contre eux jusqu'à ce 14 septembre 1949 où un modus vivendi a été établi. Par un curieux retournement, l'Anglo-Iranian a sans doute payé la trop grande durée de cette rivalité. Quant à l'URSS, n'en parlons pas...

« Peut-être la rançon de l'extrême souplesse des « politiques de rechange » britanniques que de n'avoir su nulle part en Orient créer la stabilité »<sup>12</sup>. Cette phrase résume assez bien le désordre que dans son exclusivisme la Grande-Bretagne a créé. Y remédier fut le principe essentiel des États-Unis. Ils ont un intérêt majeur à maintenir la paix dans cette région. Leur responsabilité dans la paix du monde leur fait éprouver quel vide aspirant tout désordre du Moyen-Orient peut créer. Et puis nous avons dit leurs intérêts pétroliers.

Malheureusement leur politique n'est pas toujours conforme à leur volonté de paix. Pour défendre ces intérêts pétroliers, ils ont été amenés à soutenir leur client Ibn Séoud contre les Hachemites. A ce point de vue la politique américaine joue certainement contre l'unité du Moyen-Orient. Surtout, et peut-être ne peut-il l'éviter, le Département d'État tend trop nettement à confondre stabilité et stagnation. Il se trouve complice obligé des féodalités régnautes<sup>13</sup>.

---

11 Voir Petroleum Press Service, de Londres, janvier 1951

12 François Fabvier, La politique anglaise devant les nationalismes arabes, Marché coloniaux, 13 octobre 1951

13 Complice, lucide et involontaire. La réunion des chefs de mission diplomatique américaine au Moyen-Orient, tenue à Istanbul en février 1951, a consacré plusieurs heures à cette difficulté.

Agissant ainsi, il travaille à plus ou moins longue échéance pour l'URSS. Celle-ci remporte des succès appréciables ces dernières années, depuis qu'héritière des Tsars elle se rattache les communautés chrétiennes schismatiques d'Orient, ou surtout qu'elle joue à fond la carte nationaliste. Contrairement à la Grande-Bretagne et aux États-Unis, l'Union soviétique ne s'est pas trouvée entraînée dans l'aventure palestinienne. Que dis-je ! Elle a toujours combattu le sionisme. L'antisémitisme virulent du Politburo, l'horreur du socialisme style II<sup>e</sup> internationale de Tel Aviv et plus encore la crainte de voir l'État d'Israël exercer un attrait sur certaines minorités l'ont poussée à cette politique. Ainsi s'est-elle trouvée de plein pied, si on peut dire, pour traiter avec le Mufti qui, revenu de ses aventures hitlériennes, est à présent en complicité avec Staline.<sup>14</sup>

Le jeu nationaliste, pleinement dans la ligne de Lénine qui considérait l'indépendance des peuples asiatiques comme une étape nécessaire vers leur communisation<sup>15</sup>, est beaucoup plus fructueux pour l'URSS que l'interventionnisme direct mené par elle sitôt la Libération (prétentions sur Tripoli, sur Kars, sur Ardahan – affaire d'Azerbadjan). Toutefois, elle risque de se heurter à une difficulté : soutiendra-t-elle le nationalisme particulier de chaque État arabe ou cette espèce de super-nationalisme, le fusionnisme ? En fait, sans se soucier de la contradiction, elle a alternativement appuyé ces deux tendances, avec un parfait empirisme des moyens, au gré des occasions. Elle soutient à la fois, par exemple les « majorités » au pouvoir et les revendications kurdes.

A ces interventions étrangères en quelque sorte classiques, s'en joint une autre depuis peu, celle de l'Espagne franquiste. Le Caudillo a clairement manifesté son intention quand en 1948 il a établi des relations diplomatiques avec l'Irak et avec le Liban, puis quand en 1949 il reçut en un style des Mille et une Nuits le roi Abdallah de Transjordanie. En fait si cette dernière visite manifestait les intrigues orientales du général Franco, elle représentait surtout ce qu'un commentateur a appelé à l'époque « une erreur de trajectoire »<sup>16</sup>. Abdallah n'était peut-être pas pour Franco le meilleur intermédiaire au Moyen-Orient. Mais le tir fut redressé : en 1950, Madrid recevait le Ministre des Affaires Étrangères du Liban et le Ministre de l'Éducation nationale égyptien.

En réalité ce travail avait pris naissance beaucoup plus tôt. Très peu après son arrivée au pouvoir, le Caudillo avait commencé à intervenir dans les affaires du Moyen-Orient, menant son jeu sous le couvert d'activités universitaires. Peut-être d'ailleurs un certain expansionnisme culturel l'a-t-il mené à cette activité politique. Ce sont en effet des cercles intellectuels de Madrid, historiquement férus d'arabisme, qui l'ont d'abord entraîné dans cette voie. Puis Franco a vu dans ces jeunes pays, plus soucieux d'en appeler à l'ONU que d'en observer les prescriptions, un moyen de rompre son isolement diplomatique. Ainsi peu à peu a-t-il été amené à son rôle actuel de lien entre les Républiques latines d'Amérique et les États arabes qu'anime un égal anticolonialisme. Il en recueille l'avantage et la vengeance d'amour-propre d'arbitrer ces débats de l'ONU dont on l'a proscrit. Cette politique n'est pas sans danger pour ce que l'Espagne conserve de son Empire. Mais le Caudillo pense sans doute que le rôle césarien de protecteur (sinon commandeur) des Croyants peut valoir des sacrifices et que l'Espagne aussi bien que l'Angleterre (et historiquement beaucoup plus qu'elle) est en droit de se constituer un immense dominion islamique.

Nous assistons là en fait à un épisode de cette « chasse aux satellites » à laquelle depuis la fin de la guerre se livrent toutes les puissances de quelque importance. Entre les deux plus grands qui tirent tout à eux, chaque puissance qui fut au XIX<sup>e</sup> siècle une grande

---

14 Sans compter le fait qu'on est bien obligé de reconnaître que le sionisme est une nouvelle colonisation occidentale.

15 Voir en particulier Tibor Mende, *La révolte de l'Asie*, Presses universitaires de France.

16 JM Dauphin, *Le pèlerin Hachémite*, Information et documentation, 1er octobre 1949.



puissance cherche tragiquement à se garder une clientèle. Chacune aspire à des regroupements. Chacune veut jouer la « III force ». D'où tout un réseau d'intrigues subalternes et vouées à l'impuissance qui viennent compliquer, mais seulement en surface, un monde qu'une sorte de manichéisme politique coupe en deux...

...Coupe en deux, en tirant de part et d'autre ces États arabes dans leur aspiration, à l'unité ; les avatars de la politique internationale contribuent, comme nous venons de le voir, à empêcher une unité contre quoi jouent déjà des facteurs congénitaux à l'Islam. En réalité l'Islam qui est une religion, mais une religion en quelque sorte aspirée par son aspect temporel, n'a jamais eu qu'une unité de conquête. Tourné vers l'extérieur, agressivement, il peut être uni. Qu'il s'arrête, et depuis bien des siècles il dort, tous les facteurs de division jouent contre lui.

### **Les deux unités de l'Islam**

Et pourtant un tel mouvement politique ne peut pas être sans lendemain. La Ligue arabe existe et des hommes ont intérêt à justifier son existence. Dans un univers rétréci, travaillé par des efforts de regroupement, l'Islam est, on doit le reconnaître, un catalyseur d'unité autrement plus puissant que l'idée européenne – pour ne prendre que celle-ci comme exemple.

Seulement, l'Islam est un monde en plein travail, c'est-à-dire un monde en pleine confusion. Nous avons vu la contradiction entre l'unité musulmane et les nationalismes. A l'intérieur de chaque frontière, autre contradiction – encore plus virulente – le heurt des générations. Les féodalités analphabètes et les jeunes couches évoluées s'opposent avec violence.

C'est un chaos. Qu'en sortira-t-il ? L'unité, c'est probable. Mais laquelle ? Car deux unités s'offrent aux pays d'Islam.

La première, la plus simple. Celle que lui propose l'URSS et vers laquelle il se précipite. Sans doute est-ce un slogan très répandu que la divergence irréductible entre l'Islam et le Communisme. On oppose le spiritualisme fondamental des musulmans au matérialisme stalinien. Hélas ! Aucun des spiritualismes orientaux ne sera une barrière au communisme, et le matérialisme capitaliste qui, non sans une inconsciente simonie, compte sur eux, sera déçu : Moscou a su mettre une sourdine à la propagation de sa doctrine. Les Russes ne jouent plus, et nous l'avons dit, que la carte nationaliste. D'autre part, ils ont répandu la croyance qu'ils respectaient l'Islam chez eux. Ils se donnent le visage d'une sorte de fédération où des États musulmans jouissent d'une pleine liberté. La réalité est différente. De temps en temps, la presse soviétique elle-même éclaire d'un jour assez particulier la sorte de liberté religieuse dont il s'agit. Le Professeur Charles-André Julien en a parlé dans une intervention mémorable à l'Assemblée de l'Union Française. Nous-mêmes avons eu l'occasion de faire connaître certain article d'un journal Uzbeck, qui appelait à l'assaut de la religion musulmane les jeunes de ce pays. Mais il est évident que de tels articles on n'a pas connaissance au Moyen-Orient. Bien au contraire, l'Union Soviétique lâche sur cette région des vols de propagandistes caucasiens, d'origine et d'apparence musulmane, qui viennent y vanter les bienfaits de l'Islam soviétique.

Et puis, combien de jeunes au Moyen-Orient ont vraiment la foi ? Or, quand un musulman perd la foi, bien des observateurs l'ont noté<sup>17</sup>, il a toutes chances de devenir communiste. Le spiritualisme s'efface, mais demeure ce qui rapproche l'Islam du Communisme : l'anticapitalisme, une idée de « confraternité » assez proche de la camaraderie marxiste. Surtout, l'Asiatique est désormais profondément conscient de deux

---

17 Voir en particulier Philippe Tolleu, Intrigues au Moyen-Orient, Le Monde Français, janvier 1951 et Hans Fleig, L'Islam et le Communisme, Die Tat de Zürich, 30 mai et 1er juin 1949

faits : 1° que son pays est pauvre ; 2° que la Russie qui était pauvre, est devenue riche<sup>18</sup>. L'exemple de l'URSS est pour lui irrésistible. Avec son planisme, elle détient la panacée qui le guérira de ses maux. Et ne lui dites pas qu'il y perdra sa liberté. La liberté, les foules faméliques de l'Asie ne l'ont jamais connue. Nouvel Esaü, elles troqueront sans peine cette espèce de droit d'aînesse contre n'importe quel plat de lentilles.

Ajoutons encore, pour la politique russe, une autre cause d'efficacité : la correspondance étroite entre la nature même de l'Islam (religion qui, par la confusion du temporel et du spirituel, est un totalitarisme) et la nature du stalinisme. On n'a pas eu tort d'appeler Moscou « la Mecque rouge » : même absolutisme, même insouciance empirique quant au choix des moyens, même exigence d'une subordination qui, dans un cas comme dans l'autre est la caractéristique essentielle. Le Géorgien Staline avait bien des siècles d'Islam derrière lui, avec quoi il a modelé le tuf asiatique de l'URSS.

Ainsi l'unité du Moyen-Orient, sinon l'unité de l'Islam, peut être réalisée par Staline. Tout au moins avec son appui. Inutile de dire, et le Président Uzbek est là, que cette unité serait la mort de la religion musulmane partout où elle s'étendrait.

Mais alors ?

Alors il importe de distinguer. Le Moyen-Orient peut connaître bien des vicissitudes. Elles peuvent ne pas empêcher une unité beaucoup plus profonde de l'Islam – à condition que celui-ci s'impose un effort de renouvellement. Je sais combien le modernisme de ce dernier mot peut effrayer des religionnaires aux yeux de qui toute la vérité a été révélée d'un seul coup dans le Livre, sans aucune possibilité de développement du dogme. Et pourtant, on se demande si dans une civilisation aussi logique que cette civilisation moderne où l'Islam baigne qu'il le veuille ou non, existe une chance de survie pour toute religion qui ne fait pas la distinction du spirituel et du temporel. Sans doute est-ce également une des grandes faiblesses de l'Islam qu'il confonde sans cesse l'unité politique et l'unité religieuse. Ainsi est-il amené à rechercher même l'unité religieuse contre quelque chose, à la façon dont on tente de réaliser une unité politique, et non de façon positive. Mais surtout nous voulons parler d'un effort de renouvellement moral. C'est l'erreur presque extravagante de certains arabophiles contemporains de prendre l'Islam d'aujourd'hui pour celui des Soufis et de traiter l'horrible ramassis analphabète et féodal du Moyen-Orient avec cette qualité de respect que mériterait seul un Islam rénové. Mieux vaut, quitte à d'abord les blesser, révéler aux jeunes Orientaux ce qu'à travers leurs aspirations confuses et violentes ils cherchent de toute la ferveur d'une âme agrandie par des siècles d'adoration et désormais même s'ils s'imaginent encore croire en Lui, vide de leur Dieu.

Alors quand il aura fait cet effort sur lui-même, l'Islam trouvera cette unité dont chaque appel du Muezzin éveille en lui la nostalgie. Alors, mais alors seulement, les intrigues des puissances cesseront d'avoir prise sur lui. Alors, mais alors seulement, disparaîtront les causes, à lui-même congénitales, de sa division. Mais nous voilà très loin des méthodes des « frères musulmans » et de la contagion d'assassinat qui est désormais l'expression la plus visible de la politique au Moyen-Orient. En attendant et probablement pour bien longtemps, les titres des journaux continueront de tomber les uns sur les autres. Probablement pour longtemps aussi, les puissances intrigueront, et les peuples arabes, dans les manifestations même de leur indépendance, ne seront que des pions poussés par elles. Dans cette espèce de duo entre l'appel transcendantal du Muezzin et les clameurs de la politique, quelle voix sera la plus forte ?...

---

18 Voir, sur ce point, un article lumineux paru dans « L'Economiste » du 20 décembre 1950. Voir aussi le petit livre de M. Tibor Mende que nous avons déjà cité : La révolte de l'Asie.

### Tactique communiste au Moyen-Orient dans l'ère post-stalinienne

Nous nous en sommes flattés, quand Mao-Tsé-Yung eut achevé de défaire Tchang-Kai-Tcheck ; que la Chine, cette amibe politique informe autant qu'immense, dont le gigantesque endoplasme a toujours digéré les idéologies étrangères, digérerait le communisme. Force nous est de reconnaître notre erreur.

C'est le communisme qui a absorbé la Chine. Il la domine. Il l'écrase. Surtout il l'imprègne. Sans préjuger d'un avenir qui ménagera des surprises, disons qu'aujourd'hui le communisme a triomphé de la Chine.

La racine de notre erreur est d'ordre philosophique. Nous n'avions pas vu tout ce qu'on de commun la conception marxiste du chef, interprète du devenir historique (oui, et même quand on déboulonne les statues de l'ancien chef) et l'idée chinoise de l'empereur, interprète des volontés du Cosmos. Nous n'avions pas vu que le Chinois confucianiste a, comme le marxiste, la religion d'un ordre social et, comme lui, ne s'intéresse qu'à l'homme plutôt qu'aux dieux. Enfin, pensée marxiste et pensée chinoise sont des pensées rythmées.

L'analogie est frappante entre la tension du Ying et du Yang et l'oscillation de la pensée dialectique. « Analogie », ai-je dit, et pour me réfuter on se servira de ce mot. Analogie seulement, je le confesse, mais telle que le jeune Chinois s'est retrouvé dans son univers en absorbant le marxisme. Que dis-je ! Il a eu l'impression que ses traditions rejoignaient la pensée la plus moderne. Singulier attrait pour ce fils de plusieurs millénaires, enfant humilié des deux derniers siècles<sup>19</sup>.

### Pénétration soviétique

Ne commettons-nous pas une erreur voisine quand nous comptons sur l'Islam pour enrayer l'extension du communisme ?

A dessein, je ne parle pas de l'Inde : ce géant tout entier d'argile un jour ou un autre peut sombrer dans le communisme tandis que ses masses abêties de misère continueront d'enduire de beurre les membres des dieux. L'Angleterre, en quittant l'Inde, a laissé un trou béant au sud de l'Asie. Mais l'Islam, religion monothéiste, née de la Bible ; l'Islam à nous fraternel des ismaélites enfants d'Abraham et de la servante ; l'Islam qui honore Marie, qui la sait vierge et qui reconnaît la dilection de Dieu pour elle avant même le début du temps ; l'Islam pour qui Jésus est un prophète, en un mot l'Islam, lui, au moins, n'est-il pas au communisme une barrière infranchissable ?

Importante est la réponse, quand tout le Moyen-Orient « flirte » avec l'URSS. Depuis le 26 septembre 1955, l'Union Soviétique ou l'un des ses satellites signe à peu près chaque semaine un nouveau pacte avec un État de la Ligue Arabe. Par ses fournitures d'armes à l'Égypte, la Russie a assuré l'hégémonie de ce pays, mais en même temps elle a « subordonné cette hégémonie à la présence de techniciens soviétiques et tchèques ». Comme l'a écrit Bilans hebdomadaires, « on assiste, en fait, à un établissement russe sur les arrières du front pétrolier du Moyen-Orient pris désormais en tenaille entre le Nord et le Sud ». Ce système a été porté à la perfection le 10 janvier 1956, quand l'URSS a envoyé une ambassade pléthorique dans cette Libye dont elle avait revendiqué la tutelle lors de la dévolution des colonies italiennes.

---

<sup>19</sup> Sur cette question, on lira avec profit l'article lucide de M. Jean de Ligny, Pensée chinoise et pensée marxiste, dans Rythme du monde, 1951, n°4.

M. Kroutchtchev ne critique pas tout dans la politique de Staline. Lui aussi sait être un continuateur de Pierre le Grand. Dépassant le Moyen-Orient, tout en le prenant à revers, la Russie installe son influence en un point de grande valeur stratégique. Elle s'établit sur une plaque tournante à la fois vers l'Afrique Noire (où par mille moyens elle travaille le Cameroun, se mettant à même de la couper en deux) et à la fois vers le Maghreb affaibli de la crise algérienne et de deux nouvelles et fragiles indépendances. La marche vers la mer vraiment libre continue, même si la mer vraiment libre n'est plus une Méditerranée déclassée, mais l'Atlantique. Pays aux frontières indéfinies, l'URSS continue de se condamner elle-même à l'expansion.

La politique russe a donc pénétré, franchi même parfois, les principaux États musulmans. Elle y multiplie des techniciens qui sont des catéchistes de sa doctrine. Elle ne parle, sans doute, que d'exalter les nationalismes. N'est-ce point qu'elle se sait leur héritière, et d'autant plus que déjà la colonisation grand-russienne s'étend sur trente et une nations allogènes ? Oui, la question que nous posons est importante pour l'Occident, mais surtout pour l'avenir de toute liberté spirituelle dans le monde : l'islam peut-il résister au communisme, ou bien, comme un fruit mûr, tombera-t-il dans la main déjà tendue de M. Kroutchtchev ?

### **L'Islam contre le marxisme**

L'Islam et le communisme sont irréconciliables, répondront certains, tel ce membre du Groupe des Soixante et un à qui ces derniers mois je posais, lors d'un voyage en Alger cette question. A l'appui de son assertion, il présentait des arguments de poids. L'âme chinoise, nous l'avons vu, n'était orientée que vers l'homme. Au contraire, non seulement le musulman, mais toute la société islamique sont tournés vers Dieu. Entre communisme et Islam, l'orientation des âmes est divergente.

C'est vrai. Et c'est vrai aussi qu'aux yeux des musulmans toute doctrine non islamique est suspecte. Ils se gardent du levain des étrangers. De même, si ces pays sont des régions de misère, si l'inégalité sociale dépasse le scandale, on ne doit pas conclure de ces seuls faits qu'ils sont mûrs pour le communisme.

Nous reviendrons sur ce point. Disons pour l'instant que le musulman n'a pas de haine pour le corps social où il vit, fût son régime oppressif jusqu'à l'inhumain, dès lors que ce corps social est islamique. Il se sait trop égal devant Dieu à tous ses frères pour attacher beaucoup de prix aux inégalités sociales. En terre d'Islam, la révolution sociale est presque impossible.

### **Non-méfiance et snobisme**

Ces arguments sont vrais, et pourtant je ne suis pas convaincu.

Une objection vaut contre eux tous : « Vous raisonnez pour un Islam vivant, pour un Islam plein de foi. Or il perd la foi. Ses élites, ses jeunes tombent dans l'athéisme ou, du moins, se désintéressent de Dieu. »

L'attrait communiste s'exerce sur un Islam presque sans Dieu, et aucun autre attrait ne le compense. Aucune idéologie venue d'Occident. Les pays musulmans ignorent l'Occident ou plutôt, et c'est bien pire, ils en ont une fausse connaissance. Personne n'a entrepris de le leur expliquer. Nous avons, nous, des orientalistes pour traduire leur pensée dans notre langage, pour l'exprimer en usant de nos propres catégories. Les musulmans n'ont pas d'« occidentalistes » à leur service<sup>20</sup>. D'où leur trop facile complexe de supériorité, d'autant plus facile qu'ils ne voient qu'un aspect – un seul – de notre civilisation. Ils en voient

---

20 F. Bonjoan, Quelques causes d'incompréhension entre l'Islam et l'Occident. Dans l'Islam et l'Occident, Cahiers du Sud, p. 33

l'aspect technique et partant matérialiste. Qui plus est leur pauvreté ne leur donne accès qu'à son rebut, qu'à ses débris : la boîte de conserve vide, le vieux jerrycan. Ce qu'ils connaissent de notre civilisation n'est, comme l'a bien analysé Pierre Rondot, qu'une civilisation du déchet.

En même temps, nulle méfiance du communisme. Pourquoi craindrait-on d'aliéner sa liberté ? Le mot n'a guère de sens pour ces hommes. Il n'entre pas dans leur traditions. Portés et comme « dressés » à craindre toute idéologie venue d'Europe, ils n'éprouvent que peu de méfiance vis-à-vis de l'idéologie soviétique. Ils y voient un système économique et social ; ils n'ont pas saisi que le communisme est une religion. Qu'on relise certaines déclarations du Colonel Nasser ou des gouvernants syriens. Il en ressort que, pour eux, le communisme n'est rien d'autre qu'une technique économique. Ne sont-ils pas persuadés que l'Occident ne produit rien d'autre que des techniques ?

Non méfiance, et nul autre attrait, disions-nous. Les chrétiens jouissent parfois d'un certain prestige, mais un prestige tout enrobé de condescendance. Le christianisme, religion antérieure à la leur, est un archaïsme à leurs yeux. Il est pour eux ce qu'est pour nous cette synagogue aveugle représentée au portail de nos cathédrales. Que le christianisme soit « la révolution des déshérités » n'attire pas ces déshérités-là. Ils ne le voient presque jamais qu'à travers ses nantis. Et puis ce ne sont pas les musulmans miséreux qu'attire le communisme. Les miséreux croupissent dans la maladie, la faim, l'esclavage. Ils rampent sans même aspirer à se relever. Peut-être ne sont-ils plus assez hommes pour devenir chrétiens. Non, l'attrait du communisme attire les « élites », les « évolués » comme on dit. Et ceux-là, en étouffant leur Dieu, ont assassiné tout Dieu.

Pour les « évolués », ces hommes nouveaux, le communisme est au contraire le « dernier cri » du moderne. Le Kremlin bénéficie d'un snobisme. Les États-Unis auprès de l'URSS font démodé. Scientisme d'esprits non scientifiques, pseudo-philosophie historique d'hommes trop incapables de concept pour ne pas être étrangers à l'Histoire, tout concourt à ce snobisme. Un vocabulaire mal compris, apporte une espèce de poésie à la confusion des idées. On ignore l'Histoire. On lui prête d'autant plus facilement « un sens », et l'on s'exalte d'être à son avant-garde.

Et puis, par bien des aspects, avec le communisme on se sent comme en famille. L'Islam est anticapitaliste. Son idée de confraternité est proche de la camaraderie marxiste. Surtout il est totalitaire. Le communisme supprime moins le spirituel que, dans une confusion poussée au paroxysme, il ne l'intègre au temporel. C'est une confiscation de l'Esprit par la Matière, de Dieu par une matière déifiée lui-même qu'immortel il échappera aux lois de la désagrégation des sociétés (loi dont la découverte est le principal apport du marxisme). Entre la théocratie et l'État totalitaire, la différence réside plus dans l'énoncé du dogme politique que dans son contenu.

La désagrégation de l'Islam le mène par sa propre pente vers le communisme. On déboulonne les statues de Staline, on n'effacera pas de sitôt la marque qu'il a imprimée sur le marxisme. Or l'ancien séminariste Djougachvili était un Caucasien, fils partant de beaucoup d'Islam. Il a donné au communisme une teinte d'Islam laïcisé. Malgré le new look à la Boulganine, cette teinte persiste.

### **Désordre interne de l'Islam**

Si nous en croyons Malek Bennabi<sup>21</sup>, la dégradation de l'Islam date de la fin des Almohades. Depuis lors, et plus que jamais aujourd'hui, le monde musulman est un monde de désordre. Tous ses cadres éclatent. L'industrialisation bouscule l'artisanat traditionnel. Contre les propriétaires terriens se lève le péril (toujours conjuré il est vrai !) de la réforme

---

21 Malek Bennabi, Vocation de l'Islam, Éditions du Seuil

agraire. Les femmes cherchent à s'émanciper. Les villes volatilisent les structures tribales et leur éthique. Les générations se heurtent. Entre elles le fossé a la largeur d'un millénaire. Driss Chraïbi<sup>22</sup> a écrit le roman de cette rupture. Un livre atroce, mais sa violence est expressive.

La colonisation européenne a accentué ce désordre interne ? Elle a ruiné la tradition en s'y appuyant. Malek Bennabi, que je cite encore est sévère. On ne peut pourtant le réfuter : « En face du modernisme – du Tagdid – il (le colonisateur) va dresser un archaïsme artificiel comme une scène de théâtre, où les figurants, marabouts, pachas, aïeux ou universitaires devront jouer la scène de la « tradition islamique » - « tradition » qui devient le mot d'ordre de toute la politique coloniale »<sup>23</sup>. La colonisation a compromis aussi les élites modernes : « C'est sous cet angle, écrit avec ironie le même auteur, qu'il faut admirer le choix particulier que fait l'administration en désignant certains personnages défavorisés physiquement ou moralement pour « représenter » les populations musulmanes dans telle ou telle assemblée »<sup>24</sup>.

Hélas ! Les pays non colonisés ne sont pas plus heureux !

### **Un Islam sans dieu**

Telle est la crise interne de l'Islam : elle prend source dans la perte de foi. Une apostasie qui n'est pas sur les lèvres mais dans les cœurs. On confesse une religion qu'on ne professe plus. On parle de Dieu, mais on ne l'adore plus. On invoque son témoignage, mais on n'a cure de le prier. Allah n'est pas seulement mort : il est enterré sous sa religion.

Dans un système où, comme dans l'Islam, tout se tient, rien ne disparaît sans entraîner la perte totale. La tradition s'est effritée, avec elle la hachouma, mais la hachouma était référence à Dieu<sup>25</sup>...D'autres causes : citons encore Malek Bennabi : « L'idéal islamique, idéal de vie et de mouvement, a sombré dans l'orgueil et particulièrement dans la suffisance du dévot qui croit réaliser la perfection en faisant ses cinq prières quotidiennes sans essayer de s'amender ou de s'améliorer : il est irrémédiablement parfait – parfait comme la mort et comme le néant. Tout le mécanisme psychologique du progrès de l'individu et de la société se trouve faussé par cette morne satisfaction de soi. Des êtres immobilisés dans leur médiocrité et dans leur imperfectible imperfection deviennent ainsi l'élite morale d'une société où la vérité n'a enfanté qu'un nihilisme »<sup>26</sup>

Nous sommes trop frères des musulmans, en Abraham notre commun père, pour que cette page ne nous soit pas cruelle. N'est-ce pas un drame pour chacun de nous qu'une apostasie envers un Dieu qui est quand même notre Dieu. Allah n'est qu'un autre de nom de notre Père. Mais le fait est là : l'Islam, surtout l'Islam malékite qui règne en Afrique du Nord, s'est enfermé dans son juridisme. Il a refusé l'amour. Il a préféré la lettre et lui a donné valeur d'absolu. Portée à l'absolu, la lettre tue toujours.

Islam immobile dans un monde en fusion. « Depuis l'époque des grandes controverses théologiques c'est-à-dire depuis le XII<sup>e</sup> siècle environ, la doctrine musulmane est restée étrangement pareille à elle-même... Cette religion sans clergé présente un étonnant exemple de conservatisme. »<sup>27</sup> Aujourd'hui ce moule inchangé est trop exigü. Impossible d'admettre ce corps de doctrine, mais avec lui l'idée même de Dieu vacille. Elle ne vacille que par son inexactitude mais elle vacille.

---

22 Driss Chairi, Le passé simple, Denoël

23 Op. Cit. page 99

24 op. cit., page 101

25 Voir Bonjean, op. cit., page 38

26 Bennabi, op. cit. page 77

27 Le Tourneau, L'Islam contemporain, Semaine sociale de Lyon, 1948, p. 110

Dieu est souverainement libre, mais l'Islam lui prête en plus l'arbitre d'un potentat. Dieu est cause première de tout l'univers : un musulman en fait en plus la cause immédiate et directe de tout événement. D'où l'exclusion, dans sa vision du monde, de tout rapport de cause à effet, et donc de l'idée même de loi scientifique (Gibb appelle cela : son caractère atomistique)<sup>28</sup>. Ce qui s'est produit peut toujours ne pas se produire. En Ramadan on constate quotidiennement la venue de la nuit : elle pourrait n'avoir pas lieu ; la nuit ne tombe que si « Dieu le veut ».

Seulement, le jeune musulman vient dans nos écoles. Il fréquente nos facultés. Il apprend et vérifie les lois scientifiques, ces lois qui régissent la matière. Il ne peut les contester. « Ce n'est pas « Si Dieu veut » qu'un bidon d'essence prend feu au contact d'une flamme subitement allumée, etc..., c'est inéluctable. »<sup>29</sup>

Et voilà en lui l'idée même de Dieu vaincue, et vaincue par la matière. Les lois de la matière ont détruit Dieu en lui. Dès lors elles demeurent seules. Le matérialisme est pour lui une « enivrante tentation ». Autant dire : « voilà le processus qui le mène au marxisme. Autant dire : voilà le processus qui le mène au communisme ? Dès lors que la foi meurt, entre l'Islam et lui les voies ne sont plus divergentes.

Ce processus ne peut que s'accroître au fur et à mesure que le nationalisme des peuples musulmans est satisfait. Je sais bien qu'il n'est jamais satisfait, et qu'à peine comblé il se mue en impérialisme. Nasser veut coloniser toute l'Afrique. Bourguiba réclame le Maghreb en son entier. Allal el Fassi revendique la Mauritanie et ne cède qu'avec peine Poitiers. Malgré tout, le nationalisme qui, un temps, avait paru un dérivatif au trouble de l'Islam, s'avère plein de déception. Le nationalisme ne peut combler longtemps le vide métaphysique creusé par la perte de la foi. Il s'y use. A peine commence-t-il d'être satisfait, il perd les dimensions d'une foi pour se réduire à celles d'une politique. Et le vide métaphysique reparaît. Ce vide exige, pour être comblé, une religion à son ampleur. Or la religion de la terre, cette grande confusion islamique du temporel et du spirituel, cette grande confiscation du spirituel par le temporel, le marxisme soviétique est là. Ses missionnaires, nous l'avons dit, sont à pied d'œuvre.

Ne nous leurrions pas. Entre l'URSS et nous : rien. Le vide d'une Inde misérable, le vide d'un Islam qui, laïcisé, vire d'heure en heure vers le communisme. Le danger communiste n'a jamais été si près. Il est là.

X

XX

Tout événement politique, aujourd'hui, n'est qu'un reflet d'un drame métaphysique. On croirait que le communisme se nourrit de tout ce qui se dégrade dans les religions de la Bible. Il s'alimente à une Révélation inversée. Il s'institue l'héritier abominable des promesses que nous refusons. Il est la foi qu'édifient nos manques de foi. L'Islam est aujourd'hui seulement plus menacé que nous : en première ligne. Il nous couvre, mais cette défense est illusoire. Ou nous retrouverons notre Foi, et la montagne communiste se déplacera ; ou des débris même de cette Foi se bâtira une Babel soviétique à l'échelle de toute la terre.

## **Le monde musulman deviendra-t-il communiste ?**

Vicariat aux Armées Numéro 24 Mars 1957

<sup>28</sup> Gibb, Tendances modernes de l'Islam.

<sup>29</sup> A propos de l'Islam, Information du Vicariat aux Armées, n°18, avril-mai 1956, p. 3 V. Tentation « enivrante » mais génératrice d'espérance. Il suffit de lire la jeune littérature maghrébine : Driss Chaïbi, Mouloud Ferraoun, Mohammed Dib etc...

L'Islam, impénétrable au christianisme jusqu'ici, résistera-t-il au communisme ? La question n'est pas d'Académie. Les chancelleries se la posent. Que servirait aux États-Unis une flotte en Méditerranée si un par un les pays du Moyen-Orient tombent comme un fruit mûr dans la main de M. Kroutchev ? Le front de la guerre froide passe dans tous les pays musulmans. Il s'appelle un jour Canal de Suez, un autre jour révolution en Jordanie. Il monte en bastion le Pacte de Bagdad et en commando des traités pour la fourniture d'armes. Singulier paradoxe d'un temps où la liberté du monde se joue dans les pays qui l'ignorent le plus.

La question n'est plus d'Académie, en tout cas, depuis le 26 septembre 1955. Ce jour-là, en armant l'Égypte, l'URSS a manifesté sa nouvelle politique au Moyen-Orient.

### **Progression soviétique au Moyen-Orient**

Certes, des contacts étaient déjà pris : dès 1952 on avait rencontré le Mufti de Jérusalem, coutumier de ces sortes d'intrigues. Septembre 1955 n'est pas moins une date. Comme l'écrit Pierre Rondot dans *Les Études* : « La livraison sans conditions des armes soviétiques à l'Égypte devait constituer un événement d'une immense portée : avec cet acte, l'Égypte et les autres pays orientaux après elle, rejetaient les dernières chaînes d'une longue sujétion à l'Occident et se trouvaient enfin parfaitement libérées. L'immense crédit dont jouit actuellement l'URSS dans le monde arabe d'Orient ne procède point tant, comme on le dit souvent, de longues intrigues, d'ailleurs réelles, que de ce génie politique d'ailleurs infernal ». <sup>30</sup> De nouvelles dates allaient jaloner cette route de l'influence soviétique, jusqu'à ce jour d'octobre 1956 où Boulganine par son ultimatum spectaculaire se conféra le privilège de sauver l'Égypte d'une Angleterre et d'une France plus entravées pourtant par le Président Eisenhower que par lui <sup>31</sup>. Cette pénétration ne se limite pas au Moyen-Orient. L'ambassade

---

30 Pierre Rondot : Le proche Orient à l'aube de 1957, Les Études, janvier 1957

31 Les principales dates de la progression soviétique au Moyen-Orient méritent d'être indiquées. Les voici pour les quatre mois écoulés de septembre 1955 à janvier 1956 :

#### EGYPTE :

16 septembre 1955 : accord entre l'Égypte et la Tchécoslovaquie pour fournitures d'armes lourdes en échange de coton.

11 octobre 1955 : propositions soviétiques de financer, à des conditions plus avantageuses que celles de la Banque Internationale, la construction du barrage d'Assouan.

26 octobre 1955 : échange international entre Chine populaire et Égypte.

10 novembre 1955 : conclusions de deux accords commerciaux entre la République démocratique allemande et la République égyptienne.

3 décembre 1955 : la Hongrie emporte une adjudication égyptienne pour l'importation de matériel ferroviaire.

6 décembre 1955 : invitation adressée au Colonel Nasser pour visiter au printemps l'URSS, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Hongrie, la Bulgarie, la Pologne.

12 janvier 1956 : échange de pétrole russe contre le riz et le coton d'Égypte.

11 février 1956 : l'URSS promet d'accorder son aide scientifique et technique à l'Égypte pour l'industrie atomique.

Mars 1956 : d'après le « Journal de Genève », une nouvelle action combinée des pays du bloc oriental est en cours pour fournir à l'Égypte et aux pays arabes un volume de matériel de guerre dont le montant atteindrait un milliard de marks (à rembourser par l'Égypte à raison de 250 millions par an, payables en coton).

Toujours d'après la même source, 250 agents soviétiques munis de passeports tchèques mais ne parlant pas cette langue, viennent de débarquer en Égypte ; un certain nombre se rendraient en Syrie et en Lybie (citation rapportée par « Bilans hebdomadaires » du 15 mars).

#### SYRIE :

23 novembre 1955 : accord commercial entre la Syrie et l'URSS.

28 novembre 1955 : accord commercial entre la Syrie et la Chine populaire.

13 janvier 1956 : accord commercial entre la Syrie et la Roumanie.

1er mars 1956 : une mission d'experts russes propose de fournir techniciens et capitaux, sans contrepartie pour l'exécution de tous projets de développement.



pléthorique et « spécialisée » envoyée auprès de sa Majesté Sénoussie indique qu'on entend pousser plus loin : la Libye n'est-elle pas une « plaque tournante » à la fois vers un Maghreb en transe et vers l'Afrique Noire ? Et on pose d'autres jalons vers cette Afrique Noire : relations diplomatiques avec le Soudan le 13 octobre 1955, puis, le 7 avril 1956, annonce d'un traité...

La rencontre de deux faits historiques explique cette date de septembre 1955. La paix de Genève, après l'armistice de Corée, libère l'URSS de ses soucis en Extrême-Orient en même temps qu'elle introduit une sorte de protectorat américain au Sud-Vietnam, elle pose une de ces bornes que la Russie, aujourd'hui comme au temps des tsars, n'aime pas à franchir de front. Et puis Staline vient de mourir. Staline peu soucieux d'aventures extérieures mais passionné d'unifier et russifier son pays. Ses successeurs seront plus libéraux entre les frontières soviétiques, mais plus entreprenants au dehors, même et surtout quand ils sourient : le vide du Moyen-Orient les attire d'autant plus que leur progression n'y inquiétera pas la Chine comme elle le ferait s'ils se tournaient vers les Indes.

Cette progression politique se pose aussitôt en termes de civilisation. Entre l'Occident et l'Asie, aux civilisations malgré tout communes, le monde soviétique et le monde musulman s'interposent. Que le monde anti-humain du marxisme rencontre ce conservatisme antéhistorique et nomade, l'Islam, on pressent une rupture non point seulement dans l'équilibre politique de notre univers mais dans son âme...

### **Pénétration interne par le communisme**

La progression politique de l'URSS est doublée d'un effort de pénétration interne du monde musulman par le communisme. Cette seconde offensive n'est pas moins inquiétante que l'autre. On sait comme en Algérie les communistes travaillent à noyauter la rébellion et n'y réussissent que trop. La même tactique est employée un peu partout. Elle n'est pas réservée aux pays musulmans on l'a utilisée au Vietnam, on l'utilise au Cameroun. Le communisme se sert d'un des caractères psychologiques de toutes ces populations, leur instinct tribal et communautaire. Dans les pays sous-évolués l'homme est moins « personnalisé ». On pourrait dire qu'il se tient moins par son squelette que par une sorte de carapace collective. L'évolution individualiste du monde le laisse désemparé. Il cherche des communautés de remplacement. Le communisme ou lui en suscitera ou pénétrera celles qui se sera données. Le syndicalisme, si nécessaire à ces travailleurs désarmés, sera exploité par les gens de Moscou. Il sera un bon moyen de pénétration communiste, à côté d'associations

---

#### ARABIE SAOUDITE :

10 février 1956 : le roi Seoud d'Arabie fait connaître à un journaliste du « Daily Express » qu'il n'est pas opposé à l'établissement de relations diplomatiques avec l'URSS ni même à en accepter les armes.

#### YEMEN :

janvier 1956 : traité de commerce et d'amitié avec le Yémen. Message personnel de M. Boulganine. Le but serait des discuter la fourniture d'armes à ce pays.

#### SOUDAN :

13 octobre 1955 : établissement de relations diplomatiques et commerciales avec l'URSS et toutes les démocraties populaires.

#### LYBIE :

10 janvier 1956 : établissement de relations diplomatiques avec l'URSS.

#### AFGHANISTAN :

15 décembre 1955 : visite de MM. Boulganine et Kroutchev, pendant laquelle d'importants accords commerciaux sont décidés.

27 janvier 1956 : (« Le Jour » - Beyrouth) : l'URSS construit 4 aéroports et agrandit ceux de Kaboul et Kandahar.

humanitaires ou culturelles<sup>32</sup>. Il le sera d'autant plus que de vrais cadres syndicaux font défaut au Moyen-Orient.

### Les musulmans soviétiques à la rescousse

Cette double poussée soviétique ne fera que s'accentuer avec le changement de politique intérieure musulmane manifesté depuis la mort de Staline. Nous y avons déjà fait allusion. La politique de l'URSS vis-à-vis de ses populations musulmanes a subi des mouvements pendulaires. Son objet a été toujours le même pourtant : une assimilation de fait. Comme telle, elle a toujours été un échec : qu'il s'agisse de l'assimilationnisme voilé dit « politique des nationalités » en première phase ; de la sauvage russification stalinienne en une seconde phase ; probablement aussi dans la détente qui s'amorce<sup>33</sup>.

Depuis la mort de Staline, en effet, un nouveau revirement s'est amorcé, marqué par la liquidation des leaders musulmans ayant concouru à la russification. Dans l'expansion russe au Moyen-Orient les musulmans peuvent en effet peser lourd. Ils représentent le quart de l'Islam<sup>34</sup>. Parmi eux des intellectuels<sup>35</sup> fourniront des propagandistes, et déjà on les y emploie. L'attachement formel qu'ils conservent à l'Islam les y rend aptes. La nouvelle équipe du Kremlin encourage le contact entre musulmans et peuples voisins. L'élévation relative du niveau de vie des régions musulmanes soviétiques (il est très inférieur à celui des pays musulmans voisins) facilite la propagande. Les propagandistes ne se contamineront pas. Le rideau de fer est levé pour eux, comme pour d'incessantes délégations arabes et iraniennes (hommes politiques, intellectuels, représentants de professions diverses, artistes, sportifs) qui visitent les républiques musulmanes d'URSS.

---

32 Voir l'excellent article de M. de la Bastide : Regards sur l'Islam, dans la Revue militaire d'information, octobre 1956, page 18 : « la jeunesse étudiante est accueillie par l'Association Internationale des Étudiants et par la Fédération Internationale des Jeunesses Démocratiques qui a organisé en 1954 le festival de Varsovie et le Congrès de Pékin, auxquels ont participé des centaines d'étudiants arabes ; les milieux bourgeois sont invités à participer au Mouvement Mondial des Partisans de la Paix ; les ouvriers à s'inscrire à la Fédération Syndicale Mondiale...

33 Voir la remarquable étude de M. Bennigsen : Le front national de la nouvelle stratégie communiste au Moyen-Orient, dans Politique étrangère, novembre 1956.

34 La politique des nationalités tendait à brasser tous les peuples de l'URSS. Les populations musulmanes l'ont refusée pour « sauvegarder leur intégrité raciale ». Elles se sont réfugiées dans une sorte « d'univers colonial » créé par elles-mêmes. Elles ont leurs villes à côté des villes russes, comme les médinas aux portes des villes modernes au Maroc. Elles ont leurs villages à elles, leurs établissements scolaires à elles. Contre ce particularisme Staline a réagi à sa façon : elle fut brutale et sauvage jusqu'à l'extermination : « de 1926 à 1939 le chiffre des Kazaks de la steppe asiatique a diminué de 869 000 unités, alors qu'on pouvait s'attendre à une augmentation de 631 000 personnes » écrit M. Bennigsen au terme d'une démonstration irréfutable. Parallèlement les russes de la Grande Russie détiennent presque tous les postes clefs. Mais si l'aboutissement de cette double politique fut la perte de la foi dans les jeunes générations (d'après tous les témoignages seuls les vieux fréquentent la mosquée), elle a renforcé au contraire l'attachement aux institutions musulmanes. Pour défendre leur identité nationale, ces peuples « ont ressuscité le passé sous ses formes les plus périmées ». On ne prie plus, mais on voile les femmes, on les éloigne de l'école, on les exclue de la prière hebdomadaire. Nous pouvons le comprendre ayant assisté en Algérie à un phénomène voisin. L'Islam s'y est survécu en étant « la seule ligne d'opposition à la France ».

Sur cette question on pourra consulter : Bennigsen et Carrère d'Encausse, L'Islam derrière le rideau de fer, dans la Revue militaire d'information, octobre 1956, page 66. Voir sur toute cette question de l'Islam soviétique la remarquable série d'articles de M. Bennigsen dans *L'Afrique et l'Asie*, ainsi que le livre de M. V. Monteil, Essai sur l'Islam en URSS, et celui de M. Kolare, La Russie et ses colonies.

35 75 des 330 à 400 millions de musulmans du monde : l'URSS, 30 millions, l'Albanie, 1 million, Bulgarie, 1 million, Roumanie, 50 000, Pologne, 10 000, Yougoslavie, 2 millions, Chine, 40 millions.

## Poussée soviétique jusqu'à l'Afrique noire ?

Poussée politique de l'URSS, noyautage communiste, utilisation des minorités musulmanes soviétiques... Cette triple offensive est d'autant plus grave que si l'Islam se sclérose et perd la foi dans les pays traditionnellement musulmans, il se propage vers d'autres régions. L'Afrique noire s'islamise à rythme rapide. En 1931 on comptait 44 000 000 de musulmans en Afrique : 80 000 000 en 1951. Pendant ce temps les catholiques passaient de 5 millions à 15 millions. L'avance acquise est redoutable. D'après l'Agence *Fides* en Afrique le nombre des conversions à l'Islam est aujourd'hui deux fois plus élevé que le nombre des conversions au catholicisme. Et, en 1953, 295 jeunes hommes de l'Afrique française étudiaient à l'Université El Ahzar dont 145 originaires d'AOF et 150 originaires d'AEF.

Islam très particulier que l'Islam noir : quand même perméable à toutes les influences venues d'Orient. Islam très particulier : tout pénétré d'animisme, plus chaud que celui d'Afrique du Nord dans les grandes villes, desséché par le juridisme malékite. L'Islam noir est fils des zaouïas, petit-fils du Coufisme : il est mystique. Mais encore une fois, *parce qu'Islam* et comme tel, même s'il ne parle pas l'Arabe il est perméable à l'Orient : rappelons le nombre des Africains à l'Université El Azhar. Or l'offensive soviétique, et cela aussi nous l'avons vu, ne s'arrête pas au Moyen-Orient. La Libye ouvre sur le Tchad autant que sur le Maghreb. On conclut aussi, nous venons de le voir, des pactes avec le Soudan. Notre question, « l'Islam peut-il résister au communisme » c'est l'avenir de tout un monde sinon tout l'avenir du monde.

## Opposition entre Coran et Marxisme

Quel pessimisme ! S'exclamera-t-on. Et la benoîte diplomatie américaine de nous rétorquer son slogan majeur : « L'Islam est en soi un rempart efficace contre le communisme. L'Islam est imperméable au communisme<sup>36</sup> ». Ne nous l'avait-on pas dit aussi de la Chine ?

Et de répéter que dans la plupart des pays musulmans le communisme est interdit : que les communistes arabes sont au maximum 50 000 ; que la Syrie elle-même ne bénéficie (si on peut dire) que d'un seul député communiste, encore est-il kurde ; que Nasser lui-même a préfacé une brochure anticommuniste. Et de citer tout ce qui sépare Coran et Marxisme. Les doctrines sont opposées. L'Islam est spiritualiste. Il est orienté vers Dieu, et non seulement les individus mais la Société. La Cité musulmane est imprégnée de Dieu. Tel est son charme pour nous chrétiens. On se prend à envier les musulmans... Leur ordre est pacifiant. La présence de Dieu anime les démarches. Elle contribue à ce vernis de décence et de dignité : la *Hachouna*. Quelques paroles échangées avec un musulman : il cite le nom de Dieu. Entre communisme et Islam l'orientation des âmes est divergente.

Le communisme nie la famille : « la famille est une institution bourgeoise inventée par les églises. Il faut détruire la famille »<sup>37</sup>. L'Islam lui est familial jusqu'à la passion. Le père y est un souverain de droit divin. Il *règne* sur sa ou ses femmes et sur ses enfants, voire sur ses frères et ses neveux, comme régnait le patriarche Abraham. Certes la contradiction entre les deux idéologies est fondamentale ; comme il est vrai qu'aux yeux des musulmans toute doctrine nouvelle est suspecte : ils se gardent du levain des étrangers. De même si ces pays

---

36 cf. M. Acachelmann, Attitude des Américains devant l'Islam, Revue militaire d'information, octobre 1956, p. 49.

37 Congrès national des Soviets, 1924. que de citations on pourrait apporter : « La famille n'est qu'un atelier de reproduction » Engels ; « Le prétendu droit des parents sur les enfants est nul et ne repose sur aucun fondement ». (Boukharine, « ABC communiste ».)

sont des régions de misère, si l'inégalité sociale y dépasse le scandale, on ne doit pas conclure de ces seuls faits qu'ils sont mûrs pour le communisme.

Nous reviendrons sur ce point. Disons pour l'instant que le musulman n'a pas de haine pour le corps social où il vit – fût-on régime oppressif jusqu'à l'inhumain – dès lors que ce corps social est islamique. Il se sait trop égal devant Dieu à tous ses frères (et supérieur aux infidèles) pour attacher beaucoup de prix aux inégalités sociales. En terre d'Islam, la révolution sociale est presque impossible.

Tous ces arguments sont vrais : nous n'en mettons aucun en doute. Ils ne nous convainquent pas pourtant. Nous apporterons contre eux des arguments non moins probants tirés non de la doctrine, mais des mœurs.

### **Islam et christianisme : proximité doctrinale**

En pareil domaine la pure doctrine a moins d'importance que certains comportements. Nul ne niera la millénaire opposition entre l'Islam et le Christianisme. Un abîme les sépare que nul ne franchit jamais, ou presque. Les conversions de l'un à l'autre sont exceptionnelles. On en cite de part et d'autre que peu de cas. Sans doute la rareté des conversions individuelles est-elle aux yeux d'un chrétien la conséquence d'un mystère. Comme son frère Israël, Ismaël est promis à un retour. La double bénédiction de son père Abraham le lui réserve. Mais Dieu agit par voies humaines. L'abîme qui sépare Christianisme et Islam malgré leur proximité, que dis-je, leur fraternité, doctrinale est un abîme de mœurs et de traditions.

Elle est ostensible pourtant, la fraternité doctrinale de deux religions abrahamiques. Dans une interview célèbre, le Sultan du Maroc, voici quelques années, l'a rappelé (non sans contresens théologique). Le Coran reconnaît la messianité de Jésus, son Ascension. On peut tirer d'une sourate, « la table servie », une sorte d'application à l'Eucharistie. Certes, Mahomet est anti-trinitaire, mais il l'est par ignorance : parce qu'il n' imagine pas une génération qui ne soit pas charnelle ou parce que certaines sectes chrétiennes qu'il a rencontré fabriquaient de bizarres trinités en y incluant Notre-Dame. Comme le Christianisme, l'Islam est hostile aux idoles, Mahomet a salué le nom chrétien. Il admet notre béatitude finale<sup>38</sup>. Il cite en modèle les martyrs chrétiens. Il vénère Marie et la déclare toujours vierge. L'esprit du Coran est un esprit d'amour, et nous pouvons faire nôtre certaines sourates : « Nous, (Dieu), sommes plus proches de l'homme que son artère vitale » ; « Nous sommes plus près de votre âme que nous ne l'êtes vous-mêmes »<sup>39</sup>. Les réactions de Mahomet contre un christianisme qu'il n'a jamais vraiment rencontré proviennent du scandale des schismes et des hérésies. Ils pullulaient en Arabie : Docètes qui nient la nature humaine de Jésus et Ariens qui nient sa divinité ; Eutichéens ; Jacobites ; Monophysites qui nient sa double nature ; sans compter quelques Satelliens ou Nestoriens qui lui attribuent deux personnes distinctes ; Marianites et Collydiriens qui adorent Marie et Anticidomarianites qui nient sa virginité ; j'en passe... Judéochrétiens, Nazaréens, Ebionites, Marcionites, Gnostiques, Valentiniens, Basilidiens, Carpocratiens, Racusiens... J'en ai sûrement oublié. Mahomet avait excuse à s'y perdre. Jamais peut-être la responsabilité des Chrétiens dans la faute d'autrui ne fut si éclatante. Quand même, sur le plan de la doctrine, on peut conclure avec M. Dervenghen<sup>40</sup> dans la *Vie de Mahomet*, que l'Islam n'est pas plus éloigné du Catholicisme que le Protestantisme libéral.

---

38 Du moins certains auteurs le prétendent-ils, mais ce point est fort contesté et contestable.

39 N'est-ce pas très près du « Quelqu'un qui soit en moi plus moi-même que moi ».

40 Après lui avoir emprunté la précédente énumération.

## Islam et Christianisme : divorce de la morale et des mœurs

Hélas ! Quant aux mœurs et aux comportements, tout sépare les deux religions, même si elles ont continué parfois d'avoir une influence épisodique l'une sur l'autre<sup>41</sup>. Nous-mêmes chrétiens, après deux mille ans de séparation du temporel et du spirituel éprouvons parfois du mal à distinguer valeurs religieuses et valeurs de civilisations. Cette distinction l'Islam ne la tente pas. Il ne l'imagine même pas. Il ne le peut, puisqu'il confond spirituel et temporel. Or cette religion s'est trouvée l'extraordinaire conservatoire d'une civilisation. Sans clergé ni hiérarchie pourtant, elle en a maintenu inchangé aussi bien les valeurs que les comportements les plus infimes : elle a stabilisé et comme pétrifié la civilisation saharienne et nomade où elle est née<sup>42</sup>. Si bien qu'on peut encore dire du musulman ce qu'Hérodote écrivait de ses ancêtres : « Ils font tout à revers des autres. Ils urinent accroupis. Ils sont circoncis. Ils écrivent de droite à gauche. Ils n'utilisent ni la marmite ni le couteau d'un Grec. Le porc est pour eux un animal impur ». Quand on confond civilisation et religion, il est grave de perpétuer le nomadisme jusque dans la maison sédentaire, sans meubles que quelques coffres ou tapis, ou de multiplier ces prosternements qui déjà avant Péguy choquaient Hérodote<sup>43</sup>.

Surtout que confondant Christianisme et civilisation occidentale les musulmans ne connaissent ni l'un ni l'autre. Ils méprisent d'instinct un Christianisme qui, né avant eux, leur semble un archaïsme démodé. D'autre part les richesses de notre civilisation qu'ils confondent avec lui, leur sont inconnues. Comme l'écrit M. Bonjean<sup>44</sup> : « Il n'existe guère de travaux pour faciliter à l'Islam la connaissance de l'Occident. Un musulman devra commencer par apprendre une langue européenne, puis s'attaquer pour ainsi dire sans aide aux formidables entassements de la culture occidentale. Les difficultés seront encore aggravées du fait de la situation politique. A cause de celle-ci les œuvres de polémique ont précédé dans l'Orient moderne l'effort de la critique et de la sympathie. Encore que compréhensible, le parti pris de dénigrement des valeurs occidentales crée une atmosphère défavorable ». Et Bonjean regrette que les musulmans ne bénéficient pas d'*occidentalistes* comme nous avons des orientalistes. M. Malek Bennabi dit quelque chose de voisin<sup>45</sup>. « D'une manière générale, l'étudiant musulman n'a pas éprouvé l'Europe. Il s'est contenté de la lire : c'est-à-dire d'apprendre au lieu de comprendre ».

De la civilisation occidentale le musulman ne voit que l'aspect matériel, qu'il traduit matérialiste. Il ne soupçonne pas la spiritualité chrétienne voilée derrière cette civilisation elle-même caricaturée. Encore parlons-nous de la petite cohorte des privilégiés. Les résultats matériels de la civilisation occidentale sont interdits aux masses d'Orient. Elles sont trop pauvres (leur niveau de vie est en moyenne le cinquième du nôtre). Elles n'ont accès qu'au

---

41 Quelques exemples : la Divine comédie porte des traces d'influence musulmane (Bousquet, L'Islam maghrébin, p. 71) ; la mystique de Saint Jean de la Croix a bénéficié d'apports couffis ; que d'art arabe dans nos basiliques romanes ou nos cathédrales gothiques (porche latéral de Paray-le-Monial, porche de Charlieu, portail trilobé de Saint-Michel-du-Puy, portail de la Cathédrale de Lisieux, etc...)

42 Ainsi a-t-elle en Afrique du Nord, entretenu un maraboutisme hérité des animismes antérieurs (cf. : Jean Servier : La pensée religieuse en Algérie)

43 Même quand on invoque, comme souvent, l'ascendance biblique de l'Islam on dit quelque chose partiellement inexact. Mahomet n'a pas eu contact direct avec la Bible. Comme le remarque très justement M. Moubarak, l'Islam n'est ni juif ni chrétien, mais abrahamique, et non point encore selon son ascendance biblique, mais par le truchement, en quelque sorte, du monde arabe (Moubarak, Naissance de l'Islam, Lumière et vie, janvier 1956, p. 24). voilà qui accentue la confusion entre religion et civilisation.

44 F. Bonjean, Quelques causes d'incompréhension entre l'Islam et l'Occident, Cahiers du Sud, numéro spécial sur l'Islam et l'Occident, p. 33.

45 Malek Bennabi, Vocation de l'Islam, p. 61.

rebut : la boîte de conserve vide, le vieux jerrycan, promus marmite ou toiture. Vue par eux, ce n'est plus qu'une *civilisation du déchet*<sup>46</sup>

La colonisation aggrave ces confusions et ces erreurs. Le complexe « Civilisation Occidentale-Colonialisme » revêt le visage du vainqueur. Comme on en est humilié, on le méprise. Irritation d'autant plus vive que la colonisation est souvent irrespectueuse, non des dogmes et du culte, mais des réalités sociologiques qui leur sont liées. M. Malek Bennabi, dont nous avons déjà cité *Vocation de l'Islam*, en propose maints exemples : ils vont depuis la nomination d'« élus » méprisables jusqu'à une certaine indécence dans la tenue personnelle. La société musulmane s'en est repliée sur soi. Alors qu'elle perdait la foi, elle s'est accrochée à l'Islam comme au seul mode de protestation qui lui fût permis<sup>47</sup>. C'est un des secrets de la progression coranique en Kabylie comme en Afrique noire où porter un pseudonyme musulman devient chez certains évolués une forme de protestation nationaliste). Hélas ! Les chrétiens se sont de leur côté repliés sur soi. Vivre au milieu de populations étrangères en tout et déshumanisées par la misère est dangereux pour quiconque possède un niveau de vie assez haut : on cesse vite d'être colonisateur pour devenir « colonial », et les chrétiens comme les autres. Deux sociétés ont cohabité, n'ayant en commun que l'ignorance réciproque et l'une et l'autre sans souci moral. Contrairement aux missionnaires d'Afrique noire et de Madagascar qui ont souvent négligé – et dangereusement – les européens, le clergé chrétien des pays musulmans s'est constitué aumônier de la colonisation. La première lettre pastorale à réagir contre cet état de fait n'est pas si lointaine.

Mais du côté musulman ce n'était pas simple ignorance. Nous avons déjà parlé d'humiliation. En pays indépendant comme en pays colonisé elle a sévi. La psychologie coloniale n'est pas liée à la colonisation effective. Surtout la présence même d'une autre civilisation crée chez les musulmans un malaise. « En fait, le contact des non-musulmans les angoisse, écrit Lévi-Strauss<sup>48</sup>. Leur genre de vie se perpétue sous la *menace* d'autres genres de vie, plus libres et plus souples que le leur... ».

Ainsi quand la doctrine rapprochait Islam et Christianisme, tout les a séparé sur le plan des faits et des mœurs. La pauvreté doctrinale a même accentué le divorce : elle a provoqué une constante polémique, notamment autour de la filiation divine : tandis qu'on peut ne plus jamais parler de matérialisme après l'avoir une fois pour toutes répudié. Comme le matérialisme appartient à un autre monde, il n'a pas d'existence tangible. On ne le redoute pas. Ainsi allons-nous voir l'Islam que tout sépare du communisme sur le plan des principes, peu à peu sur le plan des faits et des mœurs en subir l'emprise.

### **Parentés même doctrinales entre l'Islam et le Communisme**

Car le Docteur Nabil Faris, Professeur à l'Université de Beyrouth, n'a point tort d'assimiler « au mythe des soucoupes volantes » l'affirmation que, « au nombre des éléments qui se dressent comme une barrière contre la diffusion du communisme dans le monde figure l'hostilité de l'Islam aux doctrines matérialistes athées »<sup>49</sup>. Les faits sont là pour démentir cette affirmation, en dépit des professions officielles d'anticommunisme que nous avons rapportées. Déjà on pourrait faire remarquer que, s'il est arrivé à Nasser de préfacer une brochure anticommuniste, le jargon de *Philosophie de la Révolution* est marxiste (d'un marxisme mal compris, marxiste quand même pourtant). Les faits ? Mais c'est au conservatoire même de l'orthodoxie musulmane, l'Université El Azhar, que se recrutent les chefs communistes du monde arabe, mais c'est, et sous nos yeux, la contamination

---

46 P. Rondot, dans *Preuves*, mars 1956.

47 Jean Servier, op. cit., p. 34.

48 Lévy-Strauss, *Tristes Tropiques*, p. 434.

49 Docteur Nabil Faràa, dans *The Islamic Review*, juin 1956.

immédiate des étudiants musulmans du Quartier Latin ! On n'a ni hostilité (ni défense, Hélas !) contre ce qu'on ignore. L'Islam a été de siècle en siècle entraîné à lutter contre l'animisme. Cette lutte a même contribué à son dessèchement, à son juridisme<sup>50</sup>. De même, il a été entraîné à lutter contre le christianisme, mais non contre le matérialisme et il est trop conservateur par essence pour s'adapter. Les esprits sont rompus à une sorte de scolastique talmudique, mais déjà par eux-mêmes incapables de concept<sup>51</sup>. Ils sont « philosophiquement vierges »<sup>52</sup>. Le communisme n'a pas à se déguiser ; il est tout déguisé parce qu'incompréhensible. Déjà en Occident on en ignore l'essence : combien parmi ses sectateurs ou ses adversaires ne le prennent que pour un socialisme plus dur ? Encore plus en Orient : « Il ne faut pas oublier que la résistance obstinée de l'Occident au communisme prend sa source dans une philosophie déterminée, fondée sur une croyance absolue dont découlent toutes les autres croyances et valeurs, c'est-à-dire la croyance en la dignité et la liberté de l'homme. On ne discerne pour l'instant aucune philosophie de ce genre dans les écrits des auteurs musulmans modernes »<sup>53</sup>.

La liberté est aussi indifférente à l'Islam qu'au communisme et cette indifférence même les rapproche. L'Orient n'a jamais connu la liberté. Déjà les Grecs le proclamaient en défi aux envoyés de Xerès. Voilà quelque deux mille cinq cents ans que nous en avons fait la découverte et l'Orient, lui, l'ignore toujours. D'ailleurs dans ces pays de famine, la liberté politique a-t-elle un sens ? La liberté a-t-elle un sens quand on meurt de faim ? Mais la tradition même de l'Islam est *contre* la liberté : c'est dire la faiblesse de cette affirmation, de ce slogan : « Les penseurs et théologiens musulmans recherchent bien plus le bien-être et la solidarité de la « jama'ah » que la liberté de l'individu. D'où une tendance à nier sur le plan pratique comme sur le plan métaphysique la liberté, ou tout au moins à la limiter et à la restreindre si bien qu'elle semble ne plus exister. Et lorsque la métaphysique n'est pas constamment soulignée et présente à l'esprit, la prédestination peut, à toutes fins pratiques, être assimilée au déterminisme historique »<sup>54</sup>.

Solidarité de la « Jama'ah », non-liberté et fraternité musulmane s'établissent en parallèle avec non-liberté et camaraderie communiste. C'est parce qu'elle n'est pas conjugulée avec la liberté que l'égalité musulmane n'aboutit pas à la démocratie<sup>55</sup> : l'individu n'existe pas . « Si l'on excepte les forts, les musulmans n'ont construit dans l'Inde que des temples et des tombes. Mais les forts étaient des palais habités, tandis que les tombes et les temples sont des palais inoccupés. On éprouve, ici encore, la difficulté pour l'Islam de penser la solitude. Pour lui la vie est d'abord communauté, et le mort s'installe toujours dans le cadre d'une communauté, dépourvue de participants »<sup>56</sup>. Ce « communautarisme » de l'Islam ouvre sur le communisme<sup>57</sup>.

En effet cette camaraderie ou fraternité est liée au caractère social de l'Islam. Encore un trait essentiel qui l'apparente au communisme. L'Islam est une religion social où le

---

50 Cf. Gibb, La structure religieuse de l'Islam, Paris-Larose, 1950, p. 15.

51 Cf. Gibb, Tendances modernes de l'Islam.

52 Cf. H. de la Bastide, op. cit. p. 16.

53 Docteur Nahib Faris, op. cit.

54 Docteur Nahib Faris, op. cit.

55 Gibb, Tendances modernes de l'Islam, p. 14.

56 Lévy-Strauss, op. cit., p. 433.

57 Lévi-Strauss trace de la fraternité islamique une caricature trop appuyée, mais révélatrice : « Si un corps de garde pouvait être religieux, l'Islam paraîtrait sa religion : stricte observance du règlement (prières cinq fois par jour comptant chacune cinquante genuflexions) ; revues de détail et soins de propreté (les ablutions rituelles) ; promiscuité masculine dans la vie spirituelle comme dans l'accomplissement des fonctions organiques ; et pas de femmes ». Lévi-Strauss op. cit. p. 434. Qu'on nous permette encore une citation du même auteur : « La fraternité islamique est la converse d'une exclusive contre les infidèles qui ne peut pas s'avouer, puisqu'en se reconnaissant comme telle elle équivaldrait à les reconnaître eux-mêmes comme existants. » Oh ! Le zéro et l'infini.

for interne compte peu. Sociale la prière ensemble cinq fois par jour, social le pèlerinage aux lieux saints, social même le jeûne annuel ! « Et c'est, constate le Docteur Nahib Faris, comme une doctrine sociale que les écrivains musulmans modernes finissent par traiter l'Islam ». Ce caractère social explique d'ailleurs la persistance à travers les âges d'une communauté islamique fermée.

Dans la camaraderie à ciment social nous retrouvons une fois de plus la confusion du temporel et du spirituel qui marque l'Islam. Elle est comme le trait distinctif de cette religion : elle nous empêche de la comprendre comme elle l'empêche de comprendre le christianisme<sup>58</sup>. Voilà pourquoi on y vire au communisme. On pourrait démontrer que la confusion entre le spirituel et le temporel a entraîné le juridisme qui a étouffé l'amour et provoqué le martyre des mystiques, et la situer à l'origine d'une politisation de l'Islam qui remonte à ses premiers siècles. Elle aussi l'affaiblit vis-à-vis du communisme. L'Islam est totalitaire par fusion du temporel et du spirituel ; il ouvre sur une confusion analogue mais par absorption du spirituel dans le temporel : le communisme.

### **Autres rencontres entre l'Islam et le Communisme**

Ces considérations situent à une grande profondeur, jusque dans les attitudes psychologiques, parfois jusqu'à l'âme, les risques que le communisme fait courir à l'Islam. Des comportements moins intimes mais plus immédiats y concourent aussi : et d'abord une commune hostilité à l'Occident : « Tout acte de l'Occident fut interprété comme une attaque directe contre les musulmans, contre leur patrie, contre leurs institutions, leur société, leur culture et leur religion. On comprend donc que les musulmans se soient mis à jubiler des malheurs de l'Occident, leur cœur éclatant souvent de reconnaissance lorsque l'Occident trébuche ou qu'il subit un échec. Cela a affaibli la résistance des musulmans au communisme et a déjà fait de beaucoup d'entre eux, surtout parmi les intellectuels, ce qu'on pourrait appeler des *compagnons de route et des communistes par vengeance* »<sup>59</sup>. « Pour l'ensemble du monde musulman, dit un autre auteur, l'Occident c'est la matérialisme, c'est le colonialisme, c'est l'impérialisme. Or c'est le même terme d'impérialisme qu'emploie pour désigner l'Occident le monde communiste ». Les communistes peuvent employer ces maîtres-mots qui émeuvent l'âme musulmane, qui provoquent en elle, et c'est particulièrement grave, un complexe de frustration. Ces mythes, les Américains n'y peuvent faire appel, et s'ils y sacrifient, c'est contre eux-mêmes qu'ils sont efficaces. Quand ils se désolidarisent du monde occidental, les musulmans ne les en désolidarisent pas. Or cette ivresse des maîtres-mots est une griserie plus forte que n'en peut procurer l'argent des compagnies pétrolières. En Orient, rien ne résiste à cette magie. En disposer est pour l'URSS une arme aussi redoutable que la bombe H. Les maîtres-mots ont une valeur en soi : « Nous savons quel effet la parole parlée ou écrite peut produire sur nous-mêmes, écrit Gibb, *mais le discours artistique frappe l'esprit arabe immédiatement* : les mots sans passer par aucun filtre de logique ou de réflexion qui pourrait en affaiblir ou tuer l'effet, vont droit au cerveau »<sup>60</sup>. Écoutons encore un auteur musulman M. Malek Bennabi : « Le Génie arabe a inventé la plus belle des langues, mais il est semblable au sculpteur qui devient amoureux de la statue que son ciseau créa. Malheureusement la passion du verbe est plus dangereuse

---

58 N'en soyons pas surpris. Reportons-nous au peuple juif. La parole « Rendez à César ce qui est à César » le scandalisa. N'est-ce point en partie parce que Notre Seigneur, séparant le spirituel du temporel, refusa de créer un « Royaume de ce monde » que Judas le trahit et que les pharisiens le crucifièrent – tant pour eux une fondation purement spirituelle est dénuée de sens ?

59 Docteur Nahib Faris, op. cit. C'est nous qui soulignons. En rapprocher le remarquable article de M. Bennigsen dans *Politique étrangère*, novembre 1956 : « Le Front National dans la nouvelle stratégie communiste au Moyen-Orient ».

60 Gibb, Les temps modernes de l'Islam, p. 7.



que celle du bronze, du marbre ou de la pierre »<sup>61</sup>. Voilà cette passion dont l'URSS joue à son gré « Pour régner en Orient, il faut être poète »<sup>62</sup>. L'URSS dispose de l'incendiaire poésie de mots.

Le terrain lui est d'autant plus propice que le « nationalisme arabe incline à gauche »<sup>63</sup>, ses leaders ayant souvent été formés dans nos partis socialisants ou y ayant trouvé un accueil. Vraiment innombrables sont, des maîtres-mots soviétiques, les résonances.

Que d'autres proximités de comportement ou de mœurs nous pourrions trouver entre le communisme et l'Islam : parenté entre le surhomme marxiste, interprète du devenir historique et le chef musulman manifeste de la volonté divine ; ou encore cette croyance islamique qu'on peut réaliser la société parfaite par l'instauration de l'ordre extérieur dans lequel, indépendamment d'un changement moral de l'homme, elle pourra être réalisée (autre conséquence, notons-le, de la confusion du temporel et du spirituel comme du caractère social de l'Islam qui lui est corrélatif) que d'autres encore... N'est-ce pas que l'ancien séminariste géorgien qui prit nom Staline était fils de beaucoup d'Islam ? On déboulonne ses statues mais sa trace est indélébile. Tel qu'il l'a modelé, le communisme n'est-il pas comme un Islam sans Dieu ; comme un Islam devenu fou ?

### **Décadence post-almohadienne**

L'Islam que l'URSS rencontre dans sa marche jusqu'à présent triomphale est en décadence. Voilà qui aggrave le problème. Voilà qui facilite la pénétration soviétique. Nous n'oserions insister sur ce point, si un musulman parmi les plus purs et les plus attachés à sa communauté, M. Malek Bennabi, ne l'avait fait avant nous. Encore serai-je peut-être moins sévère que lui. Citons un chiffre pourtant, comme témoignage matériel, de cette décadence : l'Iran au XVII<sup>e</sup> siècle nourrissait quelques quarante millions d'habitants ; il n'en possède plus que six millions aujourd'hui.

Décadence d'autant plus douloureuse à l'âme musulmane qu'elle attribue à l'Islam une grandeur passée encore plus éclatante qu'elle ne le fût. Souvent on décrit comme un empire l'Islam du IX<sup>e</sup> : il ne fut qu'un agrégat de principautés militaires, vouées aux querelles d'intérêt, comme aux querelles de race<sup>64</sup>. Peu importe d'ailleurs, car c'est toujours « une chose redoutable que de continuer la civilisation la plus ancienne du Globe »<sup>65</sup>. Oui, bien redoutable surtout quand on est encorseté de conservatisme. C'est une civilisation millénairement inadaptée qui se perpétue dans ce que Bennabi appelle l'homme post-almohadien<sup>66</sup>.

Inadaptation qui se traduit en désordre politique : les hommes d'État musulmans meurent de mort violente, seul tempérament à leur propre violence. Le Moyen-Orient est un immense chaos institutionnel. Inadaptation économique quand les milliards des « royalties » pétrolières coulent sur le sable : ils s'y muent en très longues voitures pour quelques rares privilégiés ; et les ventre-creux les regardent passer. Tout lutte : propriétaires fonciers et réformes agraires ; artisanat et industrialisation ; contre la tradition couve la révolte des

61 Malek Bennabi, op. cit., p. 52.

62 Charles Malik, Le Proche-Orient à la recherche de la Vérité, Foreign Affairs, janvier 1952.

63 Pierre Rondot, Le Proche-Orient à l'aube de 1957, Études, janvier 1957.

64 Cf. Keller, La question arabe, Presses Universitaires de France, p. 12.

65 F.F.Gauthier.

66 Malek Bennabi, op. cit. p. 32 : « L'homme post-almohadien s'est transmis lui-même. Cette figure du passé hante les générations actuelles où on la rencontre sous l'aspect sympathique et innocent du fellah sédentaire et débonnaire, du pasteur nomade, austère et généreux, mais aussi sous l'aspect trompeur du fils de milliardaire, du bachelier qui a adopté apparemment toutes les formes de la vie moderne. Son baccalauréat ou les milliards de son père lui donnent parfois l'aspect d'un « homme nouveau » mais si l'on scrute ses manières, ses sentiments et ses pensées, il est aisé de voir que cet homme-là n'est rien d'autre que l'homme post-almohadien ».

femmes. Pour assurer un équilibre social, rien qui ressemble à une classe moyenne ; donc, non plus, rien qui assure une évolution intellectuelle normale. Le primaire, pour ne pas écrire le primate, joue les philosophes : témoin Nasser. On est confondu devant une telle indigence<sup>67</sup>. On en est confondu, mais la jeunesse s'y brûle les ailes, une jeunesse en plein délire. « Malheur à la ville dont le prince est un enfant ! » Tout l'Orient est mené par des garçons de vingt ans, grisés de posséder quelque chose comme le Certificat d'Études. Les adultes obéissent. Les Parlements s'inclinent. Un chahut d'étudiants casse les gouvernements<sup>68</sup>. La vraie révolution sociale est impossible en terre d'Islam : nous l'avons reconnu. Mais la révolution qu'on prépare n'est pas une révolution sociale. Elle est beaucoup plus, et elle est différente.

C'est en effet la bourgeoisie qui se communise la première. Nous assistons à une révolution tout autre que sociale, celle de peuples où, au choc du monde moderne, les institutions fondamentales s'effritent. Une jeunesse ivre d'elle-même propose de toutes les subversions celle qui lui semble la plus rigoureuse. Comme toute jeunesse, elle court aux extrêmes<sup>69</sup>. Mille ans de conservatisme ne défendent pas contre trois jours d'émeute. A trop être resté lui-même, voici l'Islam mûr pour la subversion totale.

Car toutes les institutions s'effondrent, et d'abord cette famille où on voit un des principaux chefs d'opposition doctrinale entre l'Islam et le communisme. Le heurt des générations l'éclate. C'est dans la famille que se joue le plus aigu le drame oriental. Le père veut être encore « le seigneur ». Le fils lui échappe : il fuit ou se révolte. Parfois entre eux la haine, et même quand demeurent amour et respect leur distance est celle de deux planètes. L'odieux roman de M. Driss Chraïbi, le *Passé simple*, est vrai. Tout jeune musulman est un orphelin.

N'est-ce pas la condamnation à passer sur la colonisation, et bien plus que tout ce qu'on en dénonce : elle n'a pas empêché ce drame, elle ne l'a pas atténué, parfois même en s'appuyant sur une parodie des traditions entretenues à coup de fards et de faux-semblants<sup>70</sup>, elle l'a aggravé. « Un archaïsme artificiel comme une scène de théâtre » a-t-on écrit<sup>71</sup>. Voici que la « décolonisation » apporte à son tour ses secousses. La colonisation n'avait pas toujours résolu les problèmes et la paix apportée comportait une part d'illusion. Du moins ces problèmes, elle les avait « escamotés »<sup>72</sup>. Ils resurgissent d'un coup. Des heurts de tribus, des chocs sociaux qu'on croyait abolis resurgissent, même sous le masque de partis prétendus démocratiques ou de formations syndicales.

### **Appel de la « colonisabilité » à la Colonisation**

Dans un monde où temporel et spirituel sont mêlés, la décadence des mœurs et des institutions réagit sur la religion elle-même. Celle-ci se sclérose. Elle dégénère en judaïsme pharisaïque, bien incapable de soutenir des peuples en désarroi. Paralysie morale due au syllogisme : « l'Islam est une religion parfaite, nous sommes musulmans donc nous sommes parfaits ». Des hommes de cœur ont voulu remédier à la décadence religieuse. Ils ont tenté

---

67 H. de la Bastide, op. cit., p. 18 : « Le vrai drame est que l'Islam manque de véritables élites... Tout le problème est là. Or il faut des générations et des générations pour fabriquer des classes moyennes dont sortent peu à peu les élites d'un pays. C'est la force de l'Occident que de les posséder. C'est la force du communisme que de pouvoir s'en passer. Aussi entre le lent progrès du personnalisme et la rapide évolution communiste, il est à craindre que l'Islam, porté par nature à dormir ou à galoper plutôt qu'à marcher, ne puisse résister à la tentation de cette dernière voie ».

68 Cf. P. Rondot, *Le Proche-Orient à l'aube de 1957*.

69 Sans compter le *snobisme*, le communisme a pour lui de paraître le « dernier cri ». C'est un *new look*. On l'adopte avec le *blue jeans* et les chemises rouges.

70 Telle la politique des « grandes familles » préfabriquées en Algérie.

71 Malek Bennabi, op. cit., p. 99.

72 François Fontaine, *Le métissage du monde*, Preuves, octobre 1956, p. 23.

un retour aux sources, quelque chose qui rappelle la réforme protestante<sup>73</sup> : suppression de toutes les « innovations » dont la piété populaire ou les résurgences animistes ont enrichi l'Islam, épuration du culte. Ils se sont attaqués aux confréries qui maintenaient encore une chaleur mystique et préservaient d'une religion trop sociale la personne du croyant. Efforts par certains côtés sympathique, mais qui a plus renforcé le juridisme que l'esprit de foi. Fut-ce même un vrai retour aux sources ? L'amour anime le Coran, l'amour a encore, semble-t-il, imprégné les premières années de l'ère musulmane : le règne des Califes Omayyades. Le juridisme militariste, le caractère « corps de garde » que dénonce Lévy-Strauss, n'est-il pas l'œuvre des Abbasides empressés à étouffer l'esprit de la dynastie supplantée ? Je crains que le réformisme musulman n'ait pas su remonter à l'esprit du Coran et qu'en attaquant les confréries il ait surtout attaqué ce qui entretenait foi et espérance dans les masses. Voulant lutter contre la décadence religieuse il l'a accentuée.

Il ne provoque pas, du moins, cette réaction morale qui sauverait les pays musulmans de la colonisabilité. Car tel est le résultat de sa décadence : l'Islam gît dans la colonisabilité. Rien ne l'en sauve. La misère économique se conjugue avec l'analphabétisme, la féodalité, le pharisaïsme. Ce n'est pas par hasard si pendant un siècle presque aucun pays musulman n'a été indépendant. Mais la colonisation occidentale se desserre même quand elle est exercée sous la forme occulte du capitalisme. L'Europe en décadence, elle aussi, épuisée par ses luttes fratricides, cesse de coloniser un monde quand même colonisable. Le vide ainsi créé suffit pour attirer l'URSS, nous le savons. Mais pour le colonisable, la colonisation est un besoin<sup>74</sup>. Elle est, dit encore Bennabi, une « nécessité historique »<sup>75</sup>. C'est un « complexe de dépendance »<sup>76</sup>, une « angoisse de soumission »<sup>77</sup>. L'URSS ne crée pas cette situation : elle l'exploite. L'Orient appelle sa colonisation<sup>78</sup>. On ne craint pas son emprise : on réclame sa fêrule. On ne tremble pas pour la liberté : on appelle le despotisme. *Son meilleur titre, à cette URSS ? Elle est la colonisation de remplacement.* « Dieu ne change rien à l'état d'un peuple que celui-ci n'ait, au préalable, entrepris la transformation de son âme » dit le Coran. L'âme colonisable de l'Orient n'est pas transformée. Aussi de toute sa force, sous le poids d'un attrait qui a « quelque chose d'érotique »<sup>79</sup>, appelle-t-il parce que colonisation de remplacement, l'URSS. Nous ne savons pas le comprendre, mais tel est le message de Nasser aux foules en transes sous les haut-parleurs d'Alexandrie.

### **Apostasie de l'Islam**

Tout cela chansons, dira-t-on. L'Islam croit en Dieu. Il est fasciné par l'URSS, peut-être ; il est en décadence, sans doute ; dans son comportement et ses mœurs le communisme est quelque chose comme un Islam rouge, d'accord ; mais cette proximité, cette parenté, ce vertige n'empêchent pas que le communisme soit matérialiste et l'Islam spiritualiste ; entre eux l'abîme qui sépare l'incroyance de la foi.

On voudrait y croire. Ce serait si beau, les fils d'Ismaël dressés contre l'irrégion ! Ce serait si beau, notre monde sauvé par la foi en un Dieu qui est notre Dieu. Mais ce n'est pas vrai, car ce monde musulman perd la foi. Non les masses, mais leurs guides, mais ces jeunes dont nous avons vu qu'ils menaient gouvernement et parlement, mais ces étudiants, demi-étudiants, quart-d'étudiants qui tiennent lieu d'élite moderne. Voici peu, le Recteur d'El

---

73 Cf. Francis Berthier, La rencontre de l'Islam, Les nouvelles lettres, n°40, p. 100.

74 O. Maunoni, auteur non suspect en l'occurrence, écrit dans sa Psychologie de la colonisation, p. 87 : « Tous les peuples ne sont pas aptes à être colonisés, *seuls le sont ceux qui possèdent ce besoin* ».

75 Malek Bennabi, op. cit.

76 O. Maunoni, op. cit.

77 Cf. Lévi-Strauss, op. cit., p. 138.

78 Cf. Tibor Mende, La révolte de l'Asie et Regards sur l'Histoire.

79 Lévi-Strauss, op. cit., p. 138.

Azhar déplorait la décadence religieuse, sans d'ailleurs lui voir d'autres causes que « les ennemis de l'Orient »<sup>80</sup>. Grave aveuglement, car à se cacher les causes on ne trouvera pas les remèdes. Or, qui, sinon les musulmans eux-mêmes, peut les appliquer ces remèdes ? Les causes ?... Mais c'est d'abord la sclérose de l'Islam que nous relatons à l'instant : l'immobilisme satisfait et pharisien des autorités religieuses ; l'étonnant exemple de conservatisme présenté par cette religion sans clergé<sup>81</sup> ; la « bigoterie qui imprègne la pensée morale et spirituelle »<sup>82</sup> ; enfin pour toute réforme, un puritanisme. La lutte des générations se greffe sur cette sclérose : la révolte contre le « seigneur-père » devient révolte contre la religion qu'il enseigne<sup>83</sup>. L'impératif social empêche encore que l'apostasie soit sur les lèvres. En pays colonisé la religion garde en outre sa valeur protestataire. Mais l'apostasie est dans les cœurs. On confesse une religion que l'on ne professe plus. On parle de Dieu, mais on ne l'adore plus. On invoque son témoignage mais on n'a cure de le prier. Allah n'est pas seulement mort : il est enterré sous sa religion<sup>84</sup>.

L'apostasie des jeunes musulmans tient aussi à l'idée que l'Islam se fait de Dieu. On l'a admirablement analysé ici même<sup>85</sup>. Dieu est souverainement libre, mais l'Islam lui prête en plus l'arbitraire d'un potentat. Dieu est cause première de tout l'univers : un musulman en fait en plus la cause immédiate et directe de tout événement. D'où l'exclusion, dans sa vision du monde, de tout rapport de cause à effet, et donc l'idée même de loi scientifique (Gibb appelle cela le caractère atomistique<sup>86</sup>). Ce qui s'est produit peut toujours ne pas se reproduire. En Ramadan on constate quotidiennement la venue de la nuit : elle pourrait ne pas avoir lieu ; la nuit tombe que « si Dieu le veut ».

Seulement le jeune musulman vient dans nos écoles. Il apprend et vérifie les lois scientifiques, ces lois qui régissent la matière. Il ne peut les contester. « Ce n'est pas « Si Dieu le veut » qu'un bidon d'essence prend feu au contact d'une flamme soudain allumée, etc... c'est inéluctable ».

Et voilà en lui même l'idée de Dieu vaincue, et vaincue par la matière. Les lois de la matière ont détruit Dieu en lui. Dès lors, elles demeurent seules. Le matérialisme est pour lui « une enivrante tentation ». Autant dire : voilà le processus qui le mène au communisme. Dès lors que le foi meurt, entre l'Islam et lui les voies ne sont plus divergentes.

Elles convergent même : un vide s'est creusé dans l'âme de ce jeune, un vide que seul le communisme peut combler. Il ne se tournera pas vers le christianisme : il nourrit trop de préjugés contre lui ; il le confond avec un Occident oppressif ; et puis ce christianisme qui distincte temporel et spirituel lui paraît fade. C'est encore une parenté entre l'Islam et le communisme de n'imaginer de changement que brutal<sup>87</sup>. Pour combler le vide creusé dans son âme par la mort de son Dieu, le jeune musulman a besoin de quelque chose d'aussi totalitaire que l'Islam. Il lui faut la grande confusion communiste entre le spirituel et le temporel. Le nationalisme que d'aucuns rêvent d'opposer au communisme est insuffisant lui

---

80 Dans Arham, 15 octobre 1955.

81 Letourneau, L'Islam contemporain, Semaine sociale de Lyon, p. 116.

82 Lévi-Strauss, op cit., p. 434.

83 Driss Chraïbi, op. cit.

84 M. Malek Bennabi, op. cit. , p. 77, a une page cruelle. Nous sommes trop frères des musulmans pour n'en pas souffrir. Comment cependant ne pas la citer : « L'idéal islamique, idéal de vie et de mouvement, a sombré dans l'orgueil et particulièrement dans la souffrance du dévot qui croit réaliser la perfection en faisant ses cinq prières quotidiennes sans essayer de s'amender ou de s'améliorer : il est irrémédiablement parfait – comme la mort et comme le néant. Tout le mécanisme psychologique du progrès de l'individu et de la société se trouve faussé par cette morne satisfaction de soi. Ses élites immobilisées dans leur imperfectible perfection deviennent ainsi l'élite morale d'une société où la vérité n'a enfanté qu'un nihilisme ».

85 N°18, avril-mai 1956, p. 3.

86 Gibb, Tendances modernes de l'Islam.

87 « Tous deux envisagent les réformes sous la forme d'un cataclysme ou d'une révolution, un changement brutal qui amènerait un monde nouveau », Général Spears, op. cit.

aussi, même en forme de fascisme. Le nationalisme n'a qu'un temps. Je sais bien que, satisfait, il se mue en impérialisme, mais cet impérialisme est vite déçu. Le nationalisme ne peut combler longtemps le vide métaphysique creusé par la perte de la foi. A peine commence-t-il d'être satisfait qu'il perd les dimensions d'une foi pour se réduire à celles d'une politique. Et le vide métaphysique reparaît. Ce vide exige, pour être comblé, une religion à son ampleur : ce marxisme soviétique dont les missionnaires sont à pied d'œuvre.

### **Le drame de l'Islam et notre vocation de chrétiens**

Tel est le fruit mûr pour la colonisation soviétique. Existe-t-il une autre issue ? Je n'en vois pas sans un renouveau de l'Islam. Sa décadence post-almohadienne, son juridisme malékite le tue. Ses réformes l'égareront, soit qu'elles le mènent vers un puritanisme desséché, soit qu'elles cherchent moins à le régénérer qu'à le « tirer d'un embarras politique actuel »<sup>88</sup>. Pas d'issue sans une restauration de l'homme dans l'Islam, sans un retour aux sources d'amour tarries par le Califat Abasside. Sans ce double effort l'Islam, par une révolution spirituelle donc absolue, virera au communisme. Sous la pression de croyances exsangues, de croyances mortes c'est-à-dire réduites au rôle d'un fétichisme, les masses suivront. Et la colonisabilité matérielle et morale appellera la colonisation soviétique. Sans une conversion spirituelle, c'est inéluctable.

Nous n'y pouvons rien, que prier Dieu pour le retour de notre frère Ismaël. Mais nous avons le devoir de lui préparer les voies. On pourrait croire que l'Islam sera sauvé par le mieux être économique et les grands travaux qui l'assureront. Singulière illusion quand c'est la bourgeoisie musulmane qui se communise, surtout quand aucun effort réel n'a été tenté par ce mieux être. Le point IV avec tout son tintamarre onusien n'a été qu'un faux semblant. Pourtant si un effort économique ne peut dénouer un drame spirituel, du moins serait-ce déjà beaucoup que lutter contre la colonisabilité matérielle du Moyen-Orient. Ce serait un premier devoir de l'Occident qu'y contribuer et y contribuer sans arrière-pensées politiques : ces arrière-pensées suffiraient à ôter toute efficacité morale à l'effort entrepris.

Pour le salut de ce monde musulman, il importe que nous le comprenions. Nous y avons, chrétiens, une vocation spéciale : vocation de charité, sans doute ; vocation fraternelle : l'Islam, s'il n'est pas vraiment biblique, est abrahamique, nous le savons (nous sommes, lui et nous fils de ce père à la postérité plus nombreuse que les étoiles et que le sable de la mer) ; mais aussi vocation plus immédiate de sémites spirituels et intellectuels. La Bible nous a enseigné cette logique orientale qui n'est pas la logique des Grecs et des cartésiens : le raisonnement nous est donc plus qu'aux autres occidentaux perméable. La religion qui nous a formés connaît comme l'Orient la logique du témoignage<sup>89</sup>. La logique de notre foi n'est pas élucidation comme la logique grecque, mais celle même de l'Orient. Ainsi, enfants des Paraboles, avons-nous une aptitude particulière à entendre les musulmans. Triple vocation à laquelle, reconnaissons-le, nous avons été bien infidèles.

Enfin s'impose un effort sur nous-mêmes. L'Islam ne perd la foi que par notre propre manque de foi. Tout ce qui se dégrade dans le monde s'est d'abord dégradé dans nos cœurs. Si notre civilisation n'avait pas sombré dans un matérialisme au moins apparent, si le christianisme qui l'anime malgré tout et lui prête souvent son nom était resté lui-même et visible, l'Islam n'aurait pas perdu sa foi et il aurait peut-être trouvé la nôtre. Mais avec l'Esprit Saint, ce n'est jamais trop tard. Il ne connaît pas de vingt-cinquième heure. Le processus inverse à celui de la dégradation est toujours possible et l'enclencher dépend de nous.

---

88 Malek Bennabi, op. cit., p. 64.

89 R.P. Daniélou, Dieu et nous, chapitre sur Le Dieu de la foi.

## Chacun de nous fait l'Histoire

Notre temps s'interroge sur l'Histoire. Additionnant chaque fait historique au précédent il bâtit des philosophies. Autant expliquer la marée par les vagues. Les vrais mouvements de l'Histoire se situent au-delà de ces faits. Ils ont nom l'Incarnation et la Rédemption. Ils auront nom les ultimes retours et la purification eschatologique. Dans nos âmes, dans nos gestes très quotidiens nous y contribuons plus que ces guerres et ces traités dont on fait la substance des manuels. Engagé dans l'aventure du monde quand les primates venus du Nord risquent de submerger nos civilisations, quand le monde musulman leur est une proie facile, néanmoins chacun de nous fait l'Histoire.

## Les sculpteurs d'un nouveau visage de l'Afrique

France Forum. n°-13. Octobre 1962

Comment l'islam a-t-il conquis la moitié de l'Afrique francophone ? On en donne des raisons historiques. Elles n'expliquent pas tout. La première en date : la crainte de l'esclavage. Se convertir à l'islam prémunissait. D'autres causes ont joué depuis lors. Tout musulman est un missionnaire. Dans une Afrique toujours migrante, le marchand Haoussa prêchait et prêche encore son Dieu. Ces voyageurs franchissent les frontières politiques. « On était musulman parce qu'on circulait. » D'un terroir à l'autre, la religion change. On n'emporte pas avec soi le dieu de son terroir. L'islam est une sorte de passeport. Ainsi quiconque se déplace tend à devenir musulman. Le Mossi qui descend vers le sud en voyageur saisonnier se retrouve « la proie des convertisseurs ». L'Africain, homme de conformisme social, aspire s'il est étranger aux croyances du milieu où il est appelé à vivre. Conformisme, mais aussi snobisme. La « vanité nègre » a joué son rôle. Les Haoussas sont parfois riches. Ils en tirent prestige. En même temps intervient un obscur sentiment venu des temps de l'esclavage: les races musulmanes sont estimées supérieures et, partant, leur système social et religieux.

On dénonce aussi non sans raison, l'action de l'Administration coloniale. Action parfois consciente, inspirée par l'hostilité au christianisme. Tel gouverneur anticlérical pensait entraver ainsi l'action des missionnaires: récemment encore des administrateurs ont pour cette raison misé sur l'islam. Il s'agissait de flatter M. Lamine Gueye, alors un des mages de la SFIO. Cette action consciente, qui encouragea le pèlerinage de La Mecque et fit construire des mosquées en plein pays animiste, fut à la fois un contresens et une politique de facilité. Aux yeux de certains administrateurs, l'islam était ou paraissait être chose connue et pratiquée, grâce à une génération d'expérience algérienne... En transposant les habitudes et les méthodes des "bureaux arabes" au Sénégal, par exemple, on facilita la substitution définitive du droit coranique au droit coutumier africain, largement conservé jusque-là par les musulmans du cru. Les officiers des troupes de marine... pris entre une méfiance à l'égard des missions chrétiennes... et une incompréhension fatale à cette époque, des richesses encore ignorées des cultures animistes... s'appuyèrent sur l'islam et l'appuyèrent... parce que la conversion au boubou du païen tout nu leur paraissait un pas en avant. Le chef musulman était plus facilement reconnaissable, identifiable que le chef animiste (et) déjà familier en outre avec l'expression écrite de la parole, base de notre pratique administrative... En dépit de clairvoyantes exceptions (un Delafosse, par exemple) l'apparente uniformité de l'islam apparaissait plus séduisante à nos yeux de Français épris d'ordre, de logique et de règlements généraux que le grouillement mystérieux des religions du terroir... Ainsi s'explique en partie que l'islam ait « progressé en surface et peut-être en

profondeur pendant les soixante-quinze ans de présence européenne que pendant les neuf siècles précédents ».

Cet appui administratif a d'ailleurs été dénoncé par les nationalistes musulmans eux-mêmes. On nous a reproché l'appui donné aux confréries. Mais en vertu d'un paradoxe apparent, l'islam que nous avons encouragé va devenir assez vite un instrument contre la colonisation et contre l'Occident : il y trouvera une nouvelle occasion d'expansion. Au Togo, donner un prénom musulman à son enfant sera un moyen de manifester son opposition à la tutelle française. En outre, en semant l'islam, nous avons obtenu ce résultat que toute révolte a revêtu une coloration de djihad. L'hostilité est devenue guerre sainte, cette notion imprécise mais inhérente à l'islam même.

Voilà bien des raisons historiques à l'expansion de l'islam. Elles ne suffisent pourtant pas à l'expliquer. Les vraies causes sont plus profondes. Elles sont aussi moins connues.

La première de ces causes profondes est historique, elle aussi, mais en même temps géographique. Les religions du terroir sont condamnées à mort, tout au moins sous leur forme traditionnelle, car elles ne répondent plus aux aspirations et aux besoins d'une Afrique qui, désormais, tient un rôle sur une scène universelle. Or, l'islam, lui, est universel. Il ne « se reconnaît d'autres limites que celles du globe terrestre ». La « poussière des groupes » aspire à son ampleur œcuménique. En même temps, l'islam est venu par la voie traditionnelle des pénétrations africaines, d'est en ouest. Il a éveillé ses échos profonds, s'il est vrai, comme l'a écrit quelque part Théodore Monod, que « l'Afrique dans son ensemble n'est qu'un écho à peine amorti de l'Asie » En outre, cette religion ne heurtait pas les modes de vie de l'Afrique : « En Arabie comme en Afrique, le climat rend possible des types d'existence rudimentaire : même simplicité dans l'alimentation et dans la vêtue... Il en découle des préoccupations semblables, des gestes et des impératifs identiques<sup>90</sup> ». On connaît le passage célèbre d'Hérodote : « Les Égyptiens font tout à l'envers des autres. Ils urinent accroupis. Ils sont circoncis.. ». Les coutumes musulmanes nous sont contraires, mais elles rencontrent celles de l'Afrique.

Autre facilité de la pénétration musulmane tandis que l'islam précise le dieu transcendant des Africains - si transcendant qu'on l'oublie - il a toujours charrié avec son monothéisme intransigeant assez de fétichisme pour que l'animisme trouve en lui, à travers la conversion même, des possibilités de survivance : ainsi la baraka héréditaire. L'islam est en quelque sorte devenu complémentaire à l'animisme latent surtout dans la population féminine.

Enfin l'islam, en même temps qu'il apporte une dimension universelle, est lui aussi plus Durable qu'Histoire. La philosophie musulmane est une « philosophie de la non-Histoire » . Sa conception de la temporalité où la durée rejoint l'instant est la même que celle de l'Afrique.

## Préface

1/9/1964

Le livre de Pierre-Jean Daney demande-t-il une préface ? Il a déjà tiré, avec bienveillance et lucidité la leçon à dégager de son expérience. Cette leçon, il l'exprime en homme de cœur au début de sa conclusion quand il fait appel à « une croisade d'amour

---

<sup>90</sup> Louis Axel , « Le danger du panislamisme pour l'Afrique noire », *Revue politique et parlementaire*, n°6721, janvier 1958, pp. 36-50, Odile Jacob, 2008. (NDLR)

fraternel ». Quand on sait la résonance douloureuse qu'évoque au cœur musulman le souvenir des Croisades, il est heureux d'en renverser le sens pour en faire non plus celui d'une conquête mais celui d'une main tendue.

Et puis, l'essentiel de ce que devrait dire une préface n'est-il pas déjà inclus dans les pages d'Étienne Borne, si belles, que reprend cette conclusion ?

Car c'est à une nouvelle attitude vis-à-vis de l'Islam que nous invite Pierre-Jean Daney, vis-à-vis de cet Islam où le Tiers monde, plus qu'ailleurs encore, est un univers de désarroi.

En effet, le musulman, le jeune musulman surtout, se trouve aujourd'hui entre deux univers spirituels et sociologiques. Il appartient au monde moderne et à sa religion, où entre sa religion et le monde moderne le divorce est si radical qu'il doit opter. Mais comment opter sans se déchirer la chair et l'âme ? Les efforts des modernistes en vue d'éviter cette option et d'obtenir une évolution religieuse qui tienne compte de la vie ont toujours été condamnés par les Docteurs. Bien pire, ils ont échoué, soit qu'ils aient été absorbés par la politique et détournés, par là, d'une efficacité proprement religieuse, soit qu'ils aient été comme enkystés dans le plus conformiste de l'obscurantisme. Dès lors, il opte, le jeune musulman, soit pour le sommeil d'un immobilisme religieux, mais dans la nostalgie ou le dépit amoureux du monde moderne entrevu, soit pour ce monde moderne, mais alors quelque chose dans son âme l'appelle quand même vers le passé de sa Foi. Eût-il presque tout rejeté de sa tradition religieuse, une part demeure qu'il n'a pas si bien étouffée qu'elle ne lui pèse sur l'esprit et sur l'âme.

Tel est l'univers de contradiction et de complexité que j'ai trouvé presque toujours chez mes jeunes amis musulmans, qu'y a trouvé, je le crois, P.J. Daney. Leur matérialisme pratique ne les a que partiellement protégés. Du Moyen Orient et du Maghreb, ils sont dans l'impasse, parce que la contradiction est trop éclatante entre la religion dictée point par point par Dieu et le monde créé par lui dont ils découvrent les lois à travers notre science. La religion entraîne dans sa chute tout leur univers, rançon de son totalitarisme, et surtout, par suite de la confusion du temporel et du spirituel, leur univers sociologique. Dès lors, ils se trouvent dans un monde moral sans règles ni lois au point d'en être inconsistant. N'en souffrent-ils pas ? J'entends encore ce garçon, un des plus intelligents et des plus séduisants que j'aie jamais rencontrés, m'exposer que les contrats qui subordonnent les personnes les unes aux autres ont tous disparu, à l'exception du seul mariage. Mais que ce contrat, lui aussi, devait disparaître, laissant la place à l'union libre. Je ne pus lui apporter la facile réplique, car la Hachouma lui fit changer la conversation dès qu'il comprit que son propos heurtait mes tendances profondes. Évidemment, dans tout pays on trouvera des garçons pour confondre le mariage avec un contrat et pour prôner l'union libre à l'aide d'arguments aussi fallacieux. Pourtant, dans le cas de ce jeune ami, je sentis quelque chose de plus. Pour lui, une société qui n'avait plus de base ne laissait guère de place qu'à l'anarchie ou au caprice : un monde moral sans consistance, une sorte de sable mouvant pour les âmes.

La politique en porte le reflet, la politique opium de ces jeunes peuples. Ils la vivent avec passion. Elle alimente la plupart des conversations. Mais la ferveur nationaliste à la fois satisfaite et retombée, on découvre à travers ces conversations que la politique aussi se trouve sans base. Elle n'est qu'un jeu. Pendant nos discussions, j'avais le sentiment de me trouver tout à coup dans un univers à deux dimensions, dépourvu de toute profondeur et où tout se déroulait en pure surface.

Car l'Islam, tout au moins en Afrique du Nord, que je connais mieux encore que le Moyen Orient, ne laisse même pas derrière lui, quand disparaît ou seulement s'atténue la Foi, des principes philosophiques. C'est une des rançons encore du sunnisme malékite. Cette religion formelle et juridique a étouffé l'esprit philosophique des peuples maghrébins, au point que son indigence est devenue une de leur caractéristiques. Ainsi se trouvent-ils



démunis devant le marxisme et d'autant plus que les maîtres de l'Islam n'ont jamais édifié une dialectique contre l'athéisme. Mais, en même temps que démunis contre le marxisme, ils m'ont paru incapables de le professer vraiment. Leur communisme, quand plus ou moins ils le professaient, n'était guère qu'adhésion à une Chine ou une Russie illusoires porteuses de recettes d'économie politique et bénéficiaires de leur snobisme intellectuel.

Alors ?...

Je l'avais senti en Algérie et au Maroc, je l'ai senti à nouveau en Tunisie : nous, chrétiens, pourrions, dans cette crise engendrée par l'option tragique entre la Foi et le monde moderne, être d'un grand secours à ces jeunes musulmans. Les années ne sont pas si loin où entre les archaïsmes d'un intégrisme triomphant et une science imprégnée de scientisme nous avons pu nous croire contraints à une même sorte d'option. Nous avons surmonté ces difficultés. Malheureusement, le monde musulman ignore le christianisme et tout ce qui s'y rapporte à un point que nous n'imaginons même pas. Il n'existe pas, d'un auteur musulman, un seul titre honorable sur la religion chrétienne et même sur les spiritualités occidentales. Les musulmans ne savent rien de notre conception de Dieu. Nos dénégations ne les empêchent pas de croire tout européen soit athée, soit aux confins du polythéisme. C'est dire qu'ils ne demanderont rien à nos penseurs, dont au surplus ils ne soupçonnent pas l'existence. Aucun des jeunes musulmans que j'ai rencontrés ces derniers temps, pourtant titulaires de diplômes appréciables, n'avait entendu le nom de Teilhard de Chardin.

Mais ce choix entre les deux mondes qui les sollicitent, entre une religion à laquelle ils ne croient guère, mais qui depuis l'enfance a modelé leur affectivité et le monde moderne qui les attire, les jeunes musulmans l'exercent-ils vraiment ? Mon sentiment serait plutôt qu'ils « s'en tirent » par un dédoublement de leur personnalité. Tel qui s'est montré de la plus occidentale logique dans la discussion, se montre dans la vie un intuitif, un affectif et un sensuel dans le plus pur de sa tradition. Tel qui prône l'Union libre exigera que ses sœurs demeurent voilées et cloîtrées, comme à la génération précédente, tel qui envoie ses fils à l'université ne prend jamais un repas avec eux et demeure dans son comportement quotidien « le seigneur » du Passé simple de Driss Chraïbi. Ainsi, dans ce dédoublement se composent des personnalités complexes et contradictoires, à la fois audacieuses et timorées, le plus souvent déroutantes pour nous, comme pour elles-mêmes. J'ai eu, en effet, parfois l'impression que mes jeunes amis musulmans éprouaient une difficulté à comprendre eux-mêmes leur âme. Ils se déroutent personnellement d'autant plus qu'ils ne trouvent ni appui ni exemple dans la génération précédente qui, pourtant portée elle aussi au dédoublement de la personnalité, n'en présente pas les mêmes « dosages ». Chacun de ces jeunes hommes est un orphelin.

Peut-être devons-nous à ce trouble et à ce caractère « orphelin » les amitiés qui nous rendent si chers nos séjours en terre d'Islam. Leur confiance filiale insatisfaite, de jeunes hommes la reportent sur l'étranger qu'ils sentent ouvert à leurs aspirations et désireux de les comprendre. Ne pouvant se passer d'un père, ils le créent de nous. Je songe à des confidences, dans les vergers marins d'Hammamet, dans ces jardins des Hespérides où les pommes d'or des orangers se détachent sur l'azur lisse des flots. Longtemps de telles conversations furent difficiles. Ces jeunes hommes posaient des préalables politiques passionnés auxquels nous n'étions pas toujours en droit de consentir. À présent le dialogue s'offre de lui-même.

Et l'instinct filial de ces jeunes musulmans ne les trompe pas. Je l'ai dit : nous pouvons beaucoup pour eux. Les Européens qui viennent aujourd'hui en pays d'Islam peuvent certainement deux choses pour aider les jeunes musulmans en un moment difficile de leur évolution psychologique. La première est de témoigner – et leurs interlocuteurs en éproueront de la surprise – que nous pouvons adhérer de tout notre cœur à une Foi

religieuse et en même temps adhérer de ce même cœur à ce monde moderne qui nous a été donné. La seconde est, quand le peuple le plus « familial » qui soit se trouve atteint en son âme par la dégradation ou l'inadaptation de son institution fondamentale, lui présenter l'exemple de familles vécues, où le mariage n'est pas contrat qui ampute, mais exaltation des personnes.

Il ne s'agit pas de « convertir », mais d'aider à redonner une signification à des traditions très nobles, un contenu digne d'elles à une affectivité ancestrale et à ces jeunes vies un sens qui s'harmonise conjointement avec notre monde et avec le passé de leur race. Il ne s'agit pas de « convertir », mais de faire comprendre que Dieu ne contredit pas ce monde qu'il a créé, mais de ressusciter leur propre Foi, qu'elle soit vivante pour que se hâte le retour eschatologique promis dans la double bénédiction d'Abraham à son enfant Ismaël.

## Pérenne Islam

5/8/1963

L'Algérie est terre d'Islam. Recensant les données de la question algérienne, accordons une place à l'Islam, et probablement la première.

Car l'Algérie lui doit son pouvoir de nous captiver. C'est par lui qu'elle se situe dans notre paysage intérieur. Elle y trouve des correspondances : portails latéraux de Charlieu et de Paray-le-Monial, portail de Lisieux, Saint Michel de l'Aiguille, cette délicate mosquée, arcs polychromes de Vézelay. Dante, que nous vénérons sans le lire (sinon, parlerions-nous toujours du très ennuyeux enfer, négligeant les lumières du Purgatoire et du Paradis?). Dante, dis-je, a reçu sa marque. Notre Saint-Thomas a pris par Averroes contact avec Aristote. L'Algérie chante en nous une geste de poésie et de gloire où un peu pèle mêle voisinent l'Alhambra de Grenade, la Mosquée d'Omar et le Romancero du Cid. Par l'Islam, elle est « une des plus authentiques et des plus vivaces composantes du vieux monde » (1). Elle émeut en nous nos plus secrètes profondeurs, notre fond sémite que portent deux mille ans de lecture biblique et de liturgie. Elle et nous, nous retrouvons notre père Abraham. Peu importe que le dessein du Prophète en adoptant cet ancêtre ait été, comme le veut Gaudefroy-de-Mombines (2), dessein politique, le fait est là : le nomade Mahomet s'est voulu le fils de ce nomade qui, sous l'injonction de Yahvé, quitta la Chaldée pour Chanaan. L'Islam appartient comme nous à sa descendance, plus nombreuse que les étoiles. Le berger breton qui sommeille en nous est plus près du berger de l'Ouarsenis (3) que des fils ingrats de la Matière. Ensemble, nous vénérons le nom de Jésus et le nom de Marie. Dogmatiquement, un catholique est plus proche d'un Musulman que d'un Protestant libéral, et Saint Jean Damascène, bien placé pour en juger, appelle l'Islam non pas une religion étrangère, mais une « hérésie ». L'Algérie, c'est pour nous le soudain contact d'une terre de Dieu, où les heures sont, à l'appel du Muezzin, ponctuées d'une prière malheureusement mal suivie. Terre de Dieu quand même, où la référence à sa volonté souligne chaque vœu et chaque proposition. Cet appel a réveillé la foi endormie en Charles de Foucaud. Contact aussi d'un humanisme séducteur, né d'un ressassement du Coran, qui « éclaire les expériences de la vie, alimente les réflexions, orchestre les rêves » (4) et où « l'illettré n'est pas un inculte » (5).

S'il en garde la séduction, l'Islam algérien a beaucoup perdu de sa foi. Son frère en Abraham, j'en souffre : c'est mon Dieu qu'il apostasie. Mais cette foi défaillante reste, quand même, exclusive et elle marque l'Algérie. Plus que les disparités économiques, elle rendait périlleuse une intégration et une assimilation, qui n'auraient pu s'opérer qu'avec du temps, des précautions et du respect. A ces trois conditions, cette foi n'eût peut-être pas constitué

un obstacle insurmontable. Or, la sociologie musulmane, pierre d'achoppement déjà dans le passé, va accentuer ses manifestations et son caractère. Déjà, la rébellion, exploitant le puritanisme musulman, a comme réincrusté les mœurs de l'Islam. C'est une loi, déjà évoquée que, le vernis colonial éclaté, remontent par ses fentes les anciennes coutumes et les anciens comportements ; se révèlent vivantes des psychologies collectives que la colonisation avait recouvertes plus qu'étouffées.

La division des mœurs avait séparé Français et Musulmans d'Algérie, plus que les morgues ou les mépris réciproques ; une division des mœurs à profondeur religieuse, une division des mœurs venue aussi de fond des siècles. Hérodote disait déjà des égyptiens qu'ils font tout à rebours des autres.

Car l'Islam, ce sont aussi et surtout des mœurs et qui nous demeurent impénétrables, foi et mœurs ne se distinguant d'ailleurs que mal dans une confusion du temporel et du spirituel, du laïc et du religieux, que notre esprit occidental ne parvient pas à comprendre. Force m'est donc, pour pressentir ce que pourra être l'évolution de l'Algérie, d'étudier la psychologie collective des Musulmans, telle qu'une religion totalitaire l'a formée. Je serai amené, venant d'affirmer notre fraternité, à souligner des différences et des oppositions. Qu'on ne se trompe pas : disant différences et opposition, je ne dis pas infériorité. Je décrirai : je ne jugerai pas. Je me cantonnerai : de l'Islam, je ne retracerai que ce qui me paraît être à la racine de cette psychologie collective, renvoyant pour le reste à des livres excellents comme L'Islam et le Monde musulman d'aujourd'hui, de Pierre Rondot. Encore une fois, je n'envisagerai ici l'Islam qu'en tant qu'une des données majeures de la question algérienne.

Or, deux traits de l'Islam ont créé la psychologie musulmane, telle qu'à son tour elle marque l'Algérie : **unicité** et **communauté**.

Dieu est unique. L'Islam s'enivre d'un théocentrisme absolu. « S'enivre » (6), car ce Dieu est si purement transcendant qu'on ne peut l'aimer (7). On ne peut que se griser à pressentir sa splendeur. Lui-même non plus n'aime pas l'homme (8). Il le gouverne et il le guide. Nous sommes tellement pénétrés de l'idée du Dieu-Père, d'un Dieu non pas seulement créateur, mais rédempteur et déificateur, que nous comprenons mal le Dieu farouchement seul des musulmans. Que nous importerait, à nous, un Dieu qui n'associerait pas les hommes ?

On l'a dit, l'unité solitaire de Dieu a, dans l'Islam, quelque chose de désespérant (9). Ce dogme qui ne fut peut-être pas primitif (10), marque l'Islam tout entier. Il se reflète dans une conception unitaire du monde et jusque dans ce caractère rectiligne qui fut celui de l'expansion musulmane (11).

Avec un tel Dieu, les rapports ne peuvent être que contractuels comme sa volonté les a dictés et prescrivant une obéissance que récompense le bonheur. Cette obéissance est le fondement du droit et de la morale. Point question de droit ou de morale naturels (12). Tout repose sur un volontarisme divin, sur un positivisme du droit de Dieu (13). Ces rapports juridiques et contractuels engendreront un ritualisme « qui gouverne tous les actes de la vie privée, aussi bien que la vie publique. Il y a une espèce de primauté du rite » (14).

La morale dérivant d'une autre source que la nôtre en sera fort différente. Nous avons parfois du mal à le comprendre. Nous habillons de notre christianisme toutes les morales religieuses, d'où tant de contresens qui rendent si difficile la cohabitation entre européens et algériens.

Mais si le ritualisme et le juridisme d'une religion contractuelle satisfont certains aspects de l'âme orientale, ils ne répondent ni à sa fièvre ni à sa ferveur. Ce juridisme ne la peut combler, pas plus qu'il ne l'a totalement modelée.

Fièvre, ferveur, affectivité, un instant refoulées, vont s'attacher à la personne du Prophète. Dogmatiquement, celui-ci n'est rien pourtant qu'une sorte de haut-parleur de

Dieu. En fait, un peu sans doute sous l'influence du culte rendu par les chrétiens à la personne de Jésus, beaucoup plus par besoin inassouvi d'aimer, l'Islam s'est attaché à la personne même de Mahomet (15). Il l'a vénéré d'un culte attendri. Dès lors, au-delà du contrat avec Dieu et du juridisme rituel, le tempérament même du Prophète, son caractère ont modelé l'âme musulmane.

Personnalité attachante, riche de toutes les contradictions arabes, Mahomet ! Mystique et sensuel, fervent et politique, sensible et calculateur, méditatif et tribun, il est le premier de ces princes d'Orient dont la nature complexe séduit et dérouté (16). Le prophète l'emporte avec lui dans la première partie de sa vie et le politique l'emporte après Médine, mais il a toujours le geste romantique qui captive. Certains de ces comportements heurtent la morale, ainsi vis-à-vis des juifs de Médine. Mais qu'importe à ceux que lui attachent non pas sa valeur morale, mais la chaleur de son verbe et son ivresse inspirée.

Et l'âme musulmane sera désormais à l'image du prophète, avec ses contradictions : ses ruses et sa loyauté, son ascétisme et ses débridements sexuels, sa rudesse et ses raffinements. Pour treize siècles, des peuples refléteront le Prophète. Sédentaires, habitants des villes, ils seront quand même le jeune chamelier d'Arabie (17). Une certaine manière d'être, inspirée de la sienne, créera la personnalité musulmane (18). Ce nomade marquera d'une empreinte nomade de nombreuses nations. Il engendrera un « type d'économie où le faire valoir direct est rare et dédaigné », où sont toujours médiatisés les rapports entre l'homme et le sol (19). Le soin de la terre, son contact direct seront abandonnés à l'inférieur, voire à l'infidèle. C'est ainsi que, selon un auteur égyptien, « les Coptes aideront les Musulmans à devenir pieux en les déchargeant des soucis temporels » (20). Le comportement des Musulmans vis-à-vis des biens de ce monde demeurera celui du nomade « accoutumé au maigre ordinaire des zones désertiques ». Il sait se contenter de peu ; mais aussi les occasions d'acquérir des richesses lui paraîtront doublement tentantes, et quels qu'en soient les moyens : bakchich ou concussion (21). L'art, enfin, sera marqué par la personnalité du prophète. Celui-ci a vécu en période d'aniconisme, à cette époque même qui vit l'aniconisme byzantin (22). L'abstraction dominera l'art musulman, peut-être par une certaine répugnance au créé, mais surtout parce que, architecture et décoration, cet art reflète et inscrit dans la pierre, le marbre ou le jaspe, la tente des nomades et ses tissus. Custines l'avait bien compris, qui retrouve au portail des mosquées de Bagdad ou d'Iran comme dans leurs coupoles, les draperies des campements (26). Et l'arabesque s'étire au long de la nudité abstraite de la Mosquée, « comme la musique mauresque s'enroule autour d'une modulation interminable, comme le nombre s'emprisonne dans le signe substantiel de l'algèbre » (27).

Procède lui-aussi de l'héritage nomade ce fatalisme sur lequel on a tenu tant de propos erronés. On en a fait une conséquence de la religion musulmane. Or, dogmatiquement, la prédestination musulmane n'est guère plus rigoureuse que celle de Saint-Augustin (28). Ce fatalisme est affaire de caractère, plus que de croyance (29). Il est un héritage du désert, des chevauchées sur les pistes, de la recherche hasardeuse du point d'eau. Il est plutôt que foi, résignation ancestrale à l'inhumain.

Le chamelier-prophète a, de sa propre sensibilité, forgé celle d'innombrables peuples, par sa prédication recueillie en un livre : le Coran. Ce livre, les générations l'apprendront par cœur, le ressasseront, le remâcheront ; ce livre qui n'est même pas une œuvre de Dieu, comme la création mais un de ses attributs « comme son Éternité ou sa Colère »(30) ; ce livre qui agit moins par son contenu que par une magie d'images et de rythmes, frappant comme la musique directement la sensibilité (31). Ses qualités artistiques et esthétiques ont beaucoup contribué à lui valoir sa réputation miraculeuse. Surtout, sa langue, la langue arabe, n'est pas seulement liturgique, mais divine (33) ; d'où son emprise sur la sensibilité ; d'où surtout une supériorité du verbe sur le fait. Le mot crée (34).

Que de conséquences ! Politiques : la renaissance de l'Islam est d'abord une révolution linguistique (35) ; économiques : l'attitude du Musulman reste plus religieuse que technique (36) ; morales : un certain immobilisme intellectuel d'hommes trop amoureux de leur langue pour chercher ailleurs le progrès (37) ; intellectuelles : développement de la mémoire au détriment de la faculté de juger, accent sur l'apprendre plutôt que sur le comprendre (38). La psychologie musulmane a vraiment été forgée par le Prophète.

Il en a exaspéré l'affectivité. L'éducation qu'il a donnée à l'âme musulmane est une éducation romantique (39) ; dans une constante agitation entre l'enthousiasme et le pessimisme (40), dans une constante révolte contre le fait (41). Cette agitation affective culmine dans l'érotisme, un érotisme irrité jusqu'au sadisme de la razzia (42).

A travers le Coran, le Prophète confèrera, peut-être à tout jamais, aux populations musulmanes une mentalité prélogique. Il leur imprimera son atomisme psychologique (43), reflet d'une conception de Dieu tout archaïque. Dieu est ce potentat oriental dont chaque volonté, indépendante de la précédente, est un caprice. Une telle conception se reflète – excluant l'entraînement des causes et des effets – dans l'idée d'une temporalité toute fragmentée. La possibilité même de lois naturelles est exclue, dès lors qu'on ignore les causes secondes, et qu'on ne suppose pas que Dieu suit un plan (44). Ce morcellement atomistique de la pensée fait admettre la coexistence des inconciliables, consacre le divorce entre la réalité et la vérité (45), aboutit à l'absurde de conclusions opposées également acceptées (46). Cette notion de la temporalité se conjuguera avec l'affectivité pour créer une psychologie « passive et réceptive ». Si le musulman est « capable de tout apprendre grâce à sa mémoire prodigieuse et à sa faculté d'adaptation, il reste incapable de méthode » (47) et ne se trouve « aucune raison d'intervenir sur l'événement par une action personnelle » (48). Et nous retrouvons ce fatalisme dont nous venons déjà de parler : la résignation ancestrale à l'inhumain se renforce du sentiment que l'homme est impuissant sur la marche du monde.

L'Islam a marqué la psychologie musulmane d'un second trait fondamental, du fait qu'il est avant tout une communauté (49). Pour le musulman, « la vie est d'abord communauté » (50). Selon Blachère, la notion de communauté est « devenue comme la substance de l'âme musulmane » (51). Cette communauté n'a pas de borne géographique (52), elle n'est pas non plus limitée dans le temps et les générations passées y rejoignent les générations présentes (53). Née de la foi, elle est accentuée par une confusion du temporel et du spirituel, qui lui donnent un caractère doublement contraignant. Les pratiques religieuses, dont le caractère est éminemment social (54), la renforcent (55), mais elle survit à la foi. Le sentiment d'appartenance à la communauté semble parfois d'autant plus fort qu'il est désaffecté. Dans l'intensité de ce « communautarisme » Claude Lévi-Strauss voit un côté « corps de garde » (57). Grâce à cet esprit communautaire, tout groupe au sein de la société islamique tend à se perpétuer (58). Seul l'individu s'efface. Et nous retrouvons là un autre reflet de la vie nomade au sein de l'Islam, cette vie nomade telle que la connut le Chamelier-Prophète, où nul ne peut vivre isolé du groupe dans un monde désertique « que l'on ne défie pas impunément » (59). Le clan devient le sujet essentiel du droit (60). Il en résulte une pression sociale exaspérée (61). L'individu n'est plus « qu'être par autrui » et « être pour autrui », véritable « carrefour d'appartenances » (62). Dès lors, il ne se définit guère que par son rôle dans la société (63) et la morale consistera essentiellement à bien remplir ce rôle. Toute l'éducation y tendra, l'homme estimable étant celui qui, avec la Hachouma, a vraiment appris ce rôle (64). Plus aucune spontanéité, mais, pour rester le personnage assigné, un refoulement de la personnalité, une nécessité de dissimuler, une certaine culture de la ruse (65). En Islam, l'intensité de la pression sociale a quelque chose de dramatique. Elle ampute la personne, mais elle paralyse aussi la pensée. Comme le dit, je crois, Masson-Oursel « Les collectivités ne pensent guère ». Elles ne cherchent qu'à se perpétuer elles-mêmes par la dictature de la Tradition. Elles tendent toujours à devenir le

conservatoire de leurs propres origines. L'Islam a puisé dans son sens communautaire sa force et sa perpétuité : il y puise aujourd'hui sa faiblesse, son incapacité d'évoluer et, sous le vernis des mots révolutionnaires, sa puissance de stagnation.

Car il reste entièrement orienté vers le passé. Il y trouve un idéal au point que tout changement se trouve ralenti (66). En Islam, tout mouvement, même révolutionnaire, se veut une remontée vers les sources, un approfondissement de la tradition, un retour vers les époques les plus proches de la révélation (67). Car l'Islam s'est comme refermé sur lui-même au IV<sup>ème</sup> siècle de l'Hégire (68). Ainsi devient-il un extraordinaire conservatoire de civilisations antérieures. Les siècles s'y stratifient par couches, sans s'y éliminer les unes les autres : notre XIIIe, notre XVIIe, notre XVIIIe, notre XIXe y coexistent. Ils s'y superposent comme des cercueils dans un caveau funéraire (69). Cette constante référence au passé engendre un conservatisme. L'Islam, religion sans clergé, en donne le plus surprenant exemple (70). Conservatisme, mais aussi, comme nous l'avons vu, primauté du rite. Car les déformations engendrées par l'excès du sentiment communautaire vont rejoindre et amplifier les conséquences, déjà analysées, d'une idée archaïque de Dieu. Le juridisme va renforcer le juridisme, comme le conservatisme renforce le conservatisme. « En Islam, le juridisme baigne d'abord toutes les institutions humaines primordiales, depuis le « covenant » fondamental, jusqu'aux actes de l'Umma... Puis, parce que religion, morale et droit positif se confondent et dans les principes et dans la structure sociale, le Musulman en toutes ses manifestations collectives ou individuelles, peut être considéré comme homo juridicus aussi bien que comme homo religiosus » (71). Conservatisme, primauté du rite, juridisme convergent dans une scholastique héritée de la scholastique talmudique, où la référence constante au passé tourne à la recette. L'homme post-Almohadien de Malek Bennabi (72) s'endort dans la vie miraculeuse des grands siècles de l'Islam. Il y fige son idéal. Il y enlève sa volonté (73).

Celle-ci se paralyse dans un sentiment de supériorité universelle, inévitable dans toute société fermée, plus inévitable quand cette société se sait voulue par Dieu et son élue (74). Ce complexe de supériorité se retrouve chez tout Musulman, fût-il personnellement déchu et quelle que soit la déchéance de sa société (75). Malek Bennabi a, sur ce point, une page si sévère que je n'aurais pas osé l'écrire : « L'idéal islamique, idéal de vie et de mouvement, a sombré dans l'orgueil, et particulièrement dans la suffisance du dévot qui croit réaliser la perfection en faisant ses cinq prières quotidiennes sans essayer de s'amender ou de s'améliorer : il est irrémédiablement parfait – parfait comme la mort et comme le néant. Tout le mécanisme psychologique du progrès de l'individu et de la société se trouve faussé par cette morne satisfaction de soi. Des êtres immobilisés dans leur médiocrité et dans leur imperfectible perfection deviennent ainsi l'édile morale d'une société où la vérité n'a enfanté qu'un nihilisme » (76). Un tel complexe de supériorité engendrera des réactions caractérielles également paralysantes : vanité, susceptibilité, crises d'amertume (77). Surtout car la victime d'un tel complexe sent bien qu'il est générateur d'illusions, il provoquera cette angoisse dont je vous avais déjà parlé (78). Elle n'est pas la moindre raison des ruses que le musulman multiplie pour voiler sa personnalité profonde (79). Nous trouvons là le secret de bien des déficiences de l'Islam.

De même une communauté aussi serrée et structurée constitue un dur obstacle pour la création d'un État moderne. Cette communauté tend en effet à se confondre avec l'État et à le confisquer à son profit, même quand la Constitution proclame la liberté des croyances et des cultes. Les fidèles des autres religions ne seront, d'ici longtemps, qu'admis et protégés. Cette tendance à la confiscation de l'État par la communauté musulmane est apparue de façon éclatante au Maroc, avec la condamnation à mort de trois hérétiques. Qu'une telle condamnation ait été possible, même si elle a provoqué une crise interne, même si elle ne doit pas être suivie d'effet, est révélateur. Elle a été l'occasion d'affirmer que

les chrétiens, eux, étaient tolérés. C'était donc prouver qu'ils ne sont pas vraiment citoyens de droit. Le musulman ne parvient pas à être en communauté avec des non-musulmans. D'où la difficulté de constituer une véritable nation.

Unicité, communauté, sera-t-il dit que les plus hautes vertus de l'Islam, par leur excès même et des archaïsmes indécantés, contribuent à son impuissance ? Conservatoire des âges révolus, la tête à notre époque, mais « les pieds en 1369 », « monde hétéroclite où les incompatibilités et les contradictions se superposent en un chaos » (80), le monde musulman est-il condamné à l'impuissance et de retourner en son giron y condamnera-t-il l'Algérie ? Selon Berque « hier monde de la croyance et des continuités, le monde arabe devient aujourd'hui celui de la révolte et du désaveu » (81). La société musulmane « éclate de partout » (82).

Car on nous berce et on nous berne avec une prétendue renaissance musulmane. On multiplie les ouvrages sur le réveil du monde arabe. Et, certes, si l'essor des peuples se mesure à l'ampleur des agitations politiques, si la valeur de leur civilisation s'apprécie à la multitude et au caractère incendiaire des discours, de la plaine gangétique aux vagues de l'Atlantique Nord, nous assistons bien à une résurrection. Sinon... le moins qu'on puisse dire, c'est que la résurrection de l'Islam n'est qu'une hypothèse.

Parce que le monde musulman s'est replié sur lui-même, il nous sèvre de ce qu'il pourrait nous apporter : la richesse de sa spiritualité, même si elle ne se traduit que peu en vertu ; la valeur de son humanisme où se condense la sagesse de nombreux siècles. Mais ces apports mêmes devraient être à nouveau fécondés. Mais ces apports mêmes appellent de nouveaux ferments. Le monde musulman crie au secours pour qu'on vienne combler le hiatus entre cette culture et le monde moderne.

Ce monde musulman vers lequel est retournée l'Algérie est un monde de désarroi. Sans doute le désarroi se peut-il guérir. Sans doute un contact réel, et non pas une simple superposition verticale avec le monde moderne, pourrait-il l'apaiser. Une civilisation originale pourrait naître. Mais, pour le moment, l'Islam, dont la sociologie s'inscrit d'autant plus fortement comme donnée de la question algérienne qu'elle est désaffectée de la foi qui l'a engendrée, s'avère puissance de trouble et de stagnation. Dans cette affaire d'Algérie, ouverte devant nous pour au moins dix ans encore, une donnée majeure...

- 1) Berque, Les arabes, p, 6 et William Marçais, Pérenne Islam, Afrique et Asie, n°39, 1957, p.3
- 2) Gauderoy-Demonbynes, Mahomet, pp. 387-388
- 3) Germaine Tillion, Algérie 1957, p. 19
- 4) P. Rondot, L'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui, I p. 94
- 5) P. Rondot, Les Forces Religieuses et la Vie Politique : l'Islam, p. 84
- 6) P. Rondot, L'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui, I p. 61
- 7) Id., Ibidem, p. 61
- 8) Ibn Taimiya, cité par Gaudefroy-Demonbynes, op. Cit. p. 285
- 9) P. Rondot, L'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui, p. 61
- 10) Gaudefroy-Demonbynes, op. cit. p. 274
- 11) A. de Riencourt, L'Ame de la Chine, p. 218
- 12) Gibb, La structure de la pensée religieuse en Islam, p, 22
- 13) R. Charles, L'Âme Musulmane, p. 195
- 14) P. Rondot, Les Forces Religieuses et la Vie Politique : l'Islam, p. 45
- 15) Gibb, op. Cit., p. 28
- 16) Voir notamment Gaudefroy-Demonbynes, op. Cit., p. 123, p. 230, p. 236
- 17) Berque, op. cit., p. 24
- 18) Id. Ibid. p. 6

- 19) Bourdieu, Sociologie de l'Algérie, p. 77
- 20) Cité par H. de la Bastide, Regards sur l'Islam, RMI, octobre 1956, p. 11
- 21) Raymond Charles, op. Cit. p. 94
- 22) Grousset et Denicker, La Face de l'Asie, p. 43
- 23) R. Charles, op. Cit. p. 138
- 26) Marquis de Custines, Souvenirs et Portraits, pp. 156-157
- 27) Elie Faure, D'autres terres en vue, pp. 99-101
- 28) Gaudefroy-Demonbynes, op. Cit. p. 552
- 29) Gustave Le Bon, Psychologie des Arabes, cité par R. Charles, op. Cit. p. 70 et Elie Faure, op. cit. p. 80
- 30) J. Luis Borges, Enquêtes, p. 169
- 31) Ginn, Tendances modernes de l'Islam, p. 7
- 32) Gibb, La structure de la pensée religieuse en Islam, p. 26
  - 33) P. Rondot, L'Islam et les Musulmans d'aujourd'hui, I p. 87
  - 34) Ph Marcais, L'Écolier Musulman, Revue de la Méditerranée, septembre - octobre 1957, p. 481
  - 35) Berque, op. cit. p. 40
  - 36) Abd el Jalil, Aspects intérieurs de l'Islam, p. 37
  - 37) Malek Bennabi, Vocation de l'Islam, p. 52
  - 38) R. Charles, op. cit., p. 25
  - 39) id. ibid. p. 17
  - 40) Berque, op. cit. p. 6
  - 41) id. ibid. p. 14
  - 42) R. Charles, op. cit. p. 35
  - 43) Gibb, Les tendances modernes de l'Islam, p. 9

## Lettre à de jeunes maghrébins

16/12/1965

Par quelle voie trouverez-vous votre salut, jeunes hommes du Maghreb, mes amis. Je vous sens tellement entre deux mondes, héritiers de valeurs contradictoires et pourtant les unes et les autres principes de votre être. Ce sont d'abord vos valeurs ancestrales. Un certain théisme en premier : vous croyez en un Dieu, hélas ! très lointain, car vous ne savez plus prier. Mais par-delà votre foi endormie, votre religion vous apporte une sociologie bien plus vieille encore que l'hégire. Elle vous transmet le message des bergers d'Arabie avant que naisse votre prophète. Vous souriez parfois de ce message, par maladroite pudeur, mais il vous est très intime. Il vous confère ces vertus dont il dotait déjà vos pères : la Hachouma qui vous rend si décents de comportement dès que vous osez vous livrer à votre inspiration propre au lieu de pratiquer l'assimilation des yéyés. Il vient modérer votre ton et vos gestes (vous vibrants jusqu'à la stridence et qui « parlez avec vos mains »). Il vous entraîne à l'aumône quand le vendredi la théorie des mendiants frappe à votre huis. Il vous apporte aussi certaines valeurs d'acceptation qu'il ne faut pas mépriser sous le nom mensonger de fatalisme.

Pourtant, d'autres héritages vous sont venus – par nous. Ils contredisent ces traditions, mais vous ont quand même pénétrés jusqu'à l'âme. Vous êtes plus occidentaux, plus français même, que vous ne croyez. Vous l'êtes toujours davantage au fur et à mesure que s'affirme votre indépendance politique. Malheureusement, nous vous avons accordé



d'étranges dons : des valeurs certes, mais dégradées. Nous ne vous avons pas livré nos maîtres mots, mais seulement ces devises qu'avec générosité nous avons criées sur les barricades de 1848. Anciennes valeurs chrétiennes, mais désaffectées : la charité travestie en philanthropie, la dignité divine de l'homme rabaissée en rationalisme, la Bonne Nouvelle ravalée aux Paroles d'un Croyant.

Ce double apport – votre message ancestral et dans le sang de votre âme cette pénétration occidentale n'est-il qu'un leurre ou plutôt vous aidera-t-il à vous trouver vous-mêmes, en cette heure où à travers beaucoup de désarroi, de misère et même de faim vous vous cherchez ? Je le crois : ce legs vous a rendu apte à entendre la leçon que vous dicte la souffrance d'un difficile cheminement entre deux mondes. Héritiers d'une religion expressive d'un pacte qui dans son essence même nie, de toute son impérieuse et minutieuse révélation, la morale naturelle, vous découvrez celle-ci. De voyage en voyage je le constate. Vous avez acquis un certain sens de l'homme d'abord, puis celui d'un don qui n'est pas aumône mais charité. J'en sais parmi vous qui ne se contentent pas de dîmes de quelque nom qu'on les appelle, mais qui tout entiers se consacrent à soulager la misère. Quand l'hiver se rue avec hargne sur les chômeurs de Casablanca et sur les fellahs affamés d'Algérie vous êtes là, avec vos amis chrétiens, pour les soulager. Certains d'entre vous ont appris ce plus grand amour qui est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Le chant des soufis, étouffé par huit siècles de pharisaïsme, revit en vous. Vous faites vôtre d'autres valeurs encore et d'abord celle, fondamentale, du couple. Vous dirais-je ma joie, cet après-midi, dans les rues d'Alger, parce qu'une femme avait posé son bras sur l'épaule de son mari, en un geste de simple abandon que vous ne consentiez jusqu'ici qu'à l'amitié. Vous le dirais-je aussi, que j'ai longuement suivi un jeune couple, simplement parce qu'il se tenait par la main et que son geste était celui de la tendresse conjugale ? Vous dirais-je que ce haut-fonctionnaire de trente ans m'attendrit quand je l'ai senti soucieux que son épouse ne s'ennuie pas au cours d'une réception officielle.

Voilà par quoi concilier vos âmes contradictoires et réaccorder votre personnalité dédoublée. Simples valeurs humaines, sans doute, mais comme telles transfigurables par la Grâce. Je sais bien que l'aube est timide, mais ce matin, de ma terrasse qui domine la mer, j'ai vu se lever le soleil. Ce ne fut qu'une lueur assez pâle d'abord, avec en réponse une simple traînée blanche sur les eaux. Mais bientôt, entre les landes pourprées des nuages, s'étendirent des plages d'or vert et toute la mer se fit lumineuse, tantôt rouge, tantôt violette et tantôt d'un indéfinissable bleu, mais de plus en plus claire jusqu'à ce que le jour s'affirme dans le double azur du ciel et des vagues. En ce monde que Dieu a créé tout nous est signe et tout est grâce. Pourquoi dans cette aube et dans cette aurore ne lirais-je pas un présage ?

### **Un livre qu'il faut lire : L'Islam de Pierre Rondot**

La Croix 31/03/1966

Qu'est-ce que l'Islam ? Le temps est loin où Voltaire parlait des « temples des mahométans » et de leurs statues ! Nous n'en sommes plus à une telle ignorance. Pourtant, pouvons-nous affirmer que sur cette religion qui est en même temps civilisation, nous sommes informés comme il conviendrait à des gens qui désormais cohabitent avec les musulmans ? Plus que jamais notre histoire se mêle avec celle de ces peuples, parfois dans des heurts sanglants mais aussi dans les rencontres quotidiennes de la paix. Nous sommes à présent très près, dans notre monde rétréci, de ces terres d'Islam étirées en un long bandeau à travers le globe, depuis l'Atlantique jusqu'à l'Indonésie. En France même, nous vivons dans une communauté journalière avec quelques cinq cent mille musulmans. A Paris,

nous ne prenons pas un métro que plusieurs d'entre eux ne s'y trouvent. Quelle manque de sympathie humaine serait de ne pas chercher à connaître et ce qu'ils pensent et ce qu'ils aiment ! Quelle peu charitable indifférence d'ignorer leur foi et leurs mœurs !

Depuis quelques années, pour nous aider dans une tâche qui est un devoir, quelques bons et même excellents ouvrages ont paru (je pense bien entendu aux livres de Gardet). Mais aucun ne présente l'ensemble de qualités du livre très bref – et ce n'est pas son moindre mérite – que Pierre Rondot, sous le simple titre L'Islam, vient de publier dans la collection Prismes des éditions Lafarge. Pierre Rondot a su éviter les trois défauts que présentent trop d'ouvrages de cette sorte. Le premier de ces écueils, plus rare à présent qu'autrefois, est le manque de sympathie. On ne comprend que ce qu'on aime et parce que, s'il reste lucide, l'amour que Pierre Rondot porte à l'Islam est profond, son ouvrage parvient à nous en traduire l'âme. Le second écueil, qui a présent gâche beaucoup de livres sur l'Islam, est l'introduction de la politique sous son aspect polémique. Reste un troisième écueil, où butent un grand nombre d'historiens ou de sociologues des religions. Ils sont contraints, car des termes de comparaisons sont indispensables pour nous rendre intelligible leur sujet, de se référer au christianisme. Or, ce christianisme, ils l'ignorent, Mohamed V, dans une interview célèbre, confondit, et on ne pouvait le lui reprocher, le dogme de l'Immaculée Conception avec le dogme de l'Incarnation. Mais cette erreur, il ne l'avait pas commise de lui-même et bien des historiens ou sociologues des religions émaillent leurs ouvrages de confusions aussi grossières, trahissant leur sujet par des comparaisons erronées.

Voilà les trois écueils auxquels Pierre Rondot a échappé. Je dirai même que sa très sûre connaissance de la spiritualité et du dogme chrétien sont la qualité même de son petit livre : l'itinéraire par quoi il nous mène est jalonné de repères sûrs et tout le connu du christianisme nous permet d'accéder, à travers contradictions, rapprochements et similitudes, vers l'inconnu pour nous de l'Islam. Ajoutons que l'ouvrage est complété par une excellente chronologie, des indications pratiques et une bibliographie sommaire certes, mais qui constitue un guide progressif de lecture pour qui prétend approfondir ses connaissances. Dussè-je faire souffrir Pierre Rondot dans sa modestie, j'affirmerai que son bref ouvrage est le chef-d'œuvre de la vulgarisation intelligente. Et j'ajoute, pour les vieux routiers de l'Islam, que j'ai pour ma part beaucoup gagné à rassembler et ordonner mes connaissances grâce à un résumé aussi clair et logique.

On ne relate pas le contenu d'un tel livre. Disons seulement qu'il est complet, car il nous présente à la fois l'Islam dans son caractère temporel et spirituel de religion communautaire, et à la fois le monde musulman dans ses évolutions récentes et son devenir. Je disais que pour nous, qui cohabitons avec l'Islam, nous avons le devoir de la connaître. Nous pouvons aussi trouver en lui, dans son spiritualisme intransigeant, dans son théisme passionné, des leçons de foi. Après tout ne fut-il pas pour un Charles de Foucauld le chemin emprunté par la Grâce ?

J'en conclurai que nous avons le devoir de lire l'ouvrage de Pierre Rondot.

## Teilhard de Chardin et l'Islam

La Croix 17/12/1969

A plusieurs reprises dans son œuvre, Teilhard de Chardin porte sur l'Islam des jugements si sévères qu'ils choquent. Une note en marge du volume **Comment je crois**, le dernier paru, en donne le ton : « Malgré le nombre de ses adeptes et ses progrès constants (dans les couches peu évoluées, notons-le, de l'humanité), l'Islam... n'apporte, à mon avis

(au moins sous sa forme originale), aucune solution particulière au problème moderne de la religion. Il me paraît représenter **un judaïsme résiduel, sans individualité**<sup>91</sup> et il ne peut se développer qu'en devenant humanitaire et chrétien ».

Le séjour qu'au début de sa carrière le P. Teilhard fit en Égypte explique en partie la sévérité de ce jugement. J'ai parcouru le Moyen-Orient et l'Égypte quelques quinze ans plus tard. Pouvait-on, alors, juger moins durement ces monarchies expirantes et pourries ? Pouvait-on qualifier en d'autres termes le pharisaïsme obtus qui, alors, y tenait lieu de pensée ? Le P. Teilhard emploie le mot « humanitaire ». Vers les années 30, en effet, l'Islam avait perdu tout sens humanitaire. Il s'endormait dans une béate satisfaction de soi que l'Algérien Malk Bennabi a dénoncé avec virulence. Je me rappelle l'effet que produisit sur mes 20 ans l'Université El Azhar : une révolte de toute l'âme en écoutant ces jeunes hommes, accroupis sous les arcades autour d'un prétendu maître, ânonner à force de mémoire mécanique la succession innombrable des interprètes qui avaient donné tel ou tel sens à une sourate ou à un hadith. Teilhard dut éprouver cette révolte.

Surtout sa pensée représente l'exact opposé de l'Islam. Elle est entièrement accrochée à l'idée d'évolution, plus exactement à celle d'une montée - marquée de retours mais constante - de l'humanité vers son plein accomplissement en Dieu par le Christ total. L'Islam, à l'opposé, n'est que fixisme et contrat. Une charte octroyée, le Coran, place l'humanité dans une position immobile vis-à-vis de Dieu. Ce n'est pas seulement l'idée d'évolution qui est étrangère et même antinomique à l'Islam, mais celle même de développement et d'approfondissement. Rien de cette conception qui nous est chère, du développement des dogmes, en croissante lumière de siècle en siècle. Rien de pareil au sentiment d'une inspiration prophétique vivante comme nous en reconnaissons une en l'Église. On comprend qu'une pensée dont l'immobilisme apparaît un caractère fondamental ait heurté Teilhard notamment quand celui-ci commençait à prendre conscience des thèmes majeurs de son message. Ainsi s'explique la sévérité d'un jugement qui, s'il l'a connu, a dû heurter bien profondément Massignon.

Pourtant, celui-ci - dans certaines de ses Opera Minora que le P. Moubarak vient de recueillir pieusement - aussi déterminé qu'il ait été à ne voir dans l'Islam contemporain que ses qualités souvent méconnues, a exprimé « en mineur » l'inquiétude que lui causait le fixisme musulman. C'est en effet en Islam le grand péril pour la foi et le prélude à de graves distorsions. Sa contradiction avec la science, telle qu'elle a formé le monde moderne, est trop flagrante. La foi craque, parfois au profit d'un véritable athéisme, plus souvent me semble-t-il, au profit d'attitudes intérieures ambiguës. Le jeune musulman (je parle de celui qui ne se laisse pas absorber par un simple matérialisme pratique) « s'en tire » par un dédoublement de la personnalité que facilite un certain mépris de la logique telle que nous la pratiquons. Il supporte la coexistence de croyances contradictoires, ou bien encore il ne regarde plus l'Islam (mais avec ferveur) qu'à titre de référence sociologique. Celle-ci lui est si chère qu'elle le réchauffe dans l'âme comme une foi. Il en conserve les comportements par instinct, sans en examiner les mobiles et bien qu'il ne leur donne aucun sens. Ainsi, par exemple, ces jeunes Algériens qui proclament leur émancipation socialiste et cloîtent leur sœur.

Existe-t-il une issue ? Teilhard en évoque une : que l'Islam devienne « humanitaire » et chrétien. Nous ne le contrarierons pas, certes, mais un changement si radical demandera, s'il doit s'accomplir, des siècles et peut-être des millénaires. En attendant l'issue peut résider dans la très grande puissance de compromis qui me paraît exister sous le manteau fixiste de l'Islam. J'en veux pour exemple l'Afrique noire, dernière conquête du monde musulman. Dans ce continent, on assiste plus (le mot est célèbre) à une africanisation de l'Islam qu'à une islamisation de l'Afrique. J'en donnerai aussi pour exemple les régions chiites avec leurs

---

91 C'est nous qui soulignons.

tendances syncrétistes ou encore l'extrême-oriental Islam indonésien. En une heureuse contradiction avec soi-même l'Islam se conjugue parfois avec des courants adverses et s'en enrichit. Les dédoublements de la personnalité et leurs dangers, que nous indiquions, préudent peut-être à je ne sais quelle attitude syncrétiste qui nous serait à nous inconfortable, mais qui permettra au musulman de vivre sans se renier dans le monde moderne et dans l'univers de notre science. Ces jeunes Algériens, peu conséquents avec eux-mêmes, ouvrent malgré tout la voie.

Alors on assistera au vrai « réveil du monde musulman ». Ce qu'on baptise ainsi jusqu'à présent ne dépasse pas la portée des accidents politiques. Les États musulmans se manifestent avec bruit sur les théâtres de l'histoire contemporaine, mais l'Islam n'a pas retrouvé son âme. Lui qui, en ses siècles d'or, a tant apporté à la civilisation, ne nous apporte plus rien, sinon des discours et les témoignages d'une inquiète auto-satisfaction. Pourtant, ses contradictions mêmes sont signes qu'un autre réveil est possible, 400 millions d'hommes qui demain en seront 600 ou 800 millions ont un autre choix que le sommeil de la pensée ou l'athéisme.

## Méditation sur l'Islam

Sans date

Seigneur Jésus, nous allons consacrer ce soir à mieux connaître et à mieux aimer nos frères musulmans.

Nous vivons ainsi plus clairement le drame que représente l'expansion de l'Islam par le monde, ces masses et ces masses par le monde qui ne sauront jamais votre vrai nom et que le Père et vous n'êtes qu'Amour.

Mais déjà, devant vous, Seigneur Jésus, nous en voulons tirer une leçon.

Si ces hommes ne vous connaissent pas vraiment, la faute nous en incombe, à nous Chrétiens.

Ce sont nos divisions qui éloignèrent Mohamet de se faire chrétien. C'est parce que des chrétiens ont préféré leurs passions sectaires à la mutuelle charité. C'est parce qu'ils se sont haï entre eux qu'ils ont détourné, et pour treize siècles déjà, tout ce monde musulman de l'Amour.

Apprenez-nous donc à aimer nos frères plus que nos opinions propres. Apprenez-nous d'abord à nous aimer entre nous.

Et parce qu'un dessein de votre Providence veut qu'avec l'Islam presque aucun apostolat direct ne soit possible, faites que notre prière sache être missionnaire,

et que nous obtenions de votre amour le plus prompt retour de tous les fils d'Abraham à leur père.